

POCHE

Avalanche italienne

Page D 6



DE VISU

Mode ralenti

Page D 7

LE DEVOIR

CAHIER
D

LIVRES

Littérature

Les classiques? Quels classiques?

ANTOINE ROBITAILLE

Un vieux débat, fondamental, sempiternel (comme toutes les vraies et belles questions), a été réactivé récemment au Québec: quelle littérature devrait-on enseigner à l'école, et plus précisément au cégep? Davantage d'auteurs québécois, moins de français? Ou l'inverse? La littérature de l'Hexagone est-elle devenue étrangère au Québécois? Ou alors toute littérature n'est-elle pas, précisément, par essence étrangère: mise à distance essentielle à toute expérience réelle d'éducation?

Un texte d'opinion de Louis Cornélius, chroniqueur des essais au cahier *Livres* et publié dans la page *Idees* de ce journal (*«Et si la réussite passait par la décolonisation?»*, *Le Devoir*, 11 février 2002), a relancé l'ancienne querelle des terroristes et des exotiques, comme le fait remarquer le critique et essayiste Gilles Marcotte. Selon Cornélius, l'enseignement de la littérature française dès l'entrée au secteur collégial découragerait les étudiants, en «déficit de sens», puisque *Rabelais*, *Ronsard*, *Voltaire* et *Lamartine* leur sont étrangers. S'impose donc, selon lui, une réforme «en profondeur» où les deux premiers cours de français (sur les quatre obligatoires) seraient consacrés à la littérature québécoise, le troisième aux littératures francophones et le dernier, portant sur la «communication efficace» (*sic*), à des textes non littéraires. La réplique à Cornélius fut, selon les dires du principal intéressé, massive: «Je me suis fait lapider». François Ricard, qui enseigne la littérature à l'université McGill, usa d'une ironie mordante (voir *Le Devoir* du samedi 16 février) dans sa réplique. Faisant mine d'abonder dans le sens de Cornélius, il suggéra de façon absurde l'abolition de toute littérature, «ce qui permettrait enfin à nos chers jeunes de ne plus ressentir de déficit de sens, de ne plus se morfondre et [de ne plus] se faire humilier dans leurs cours de français».

Échange d'injures

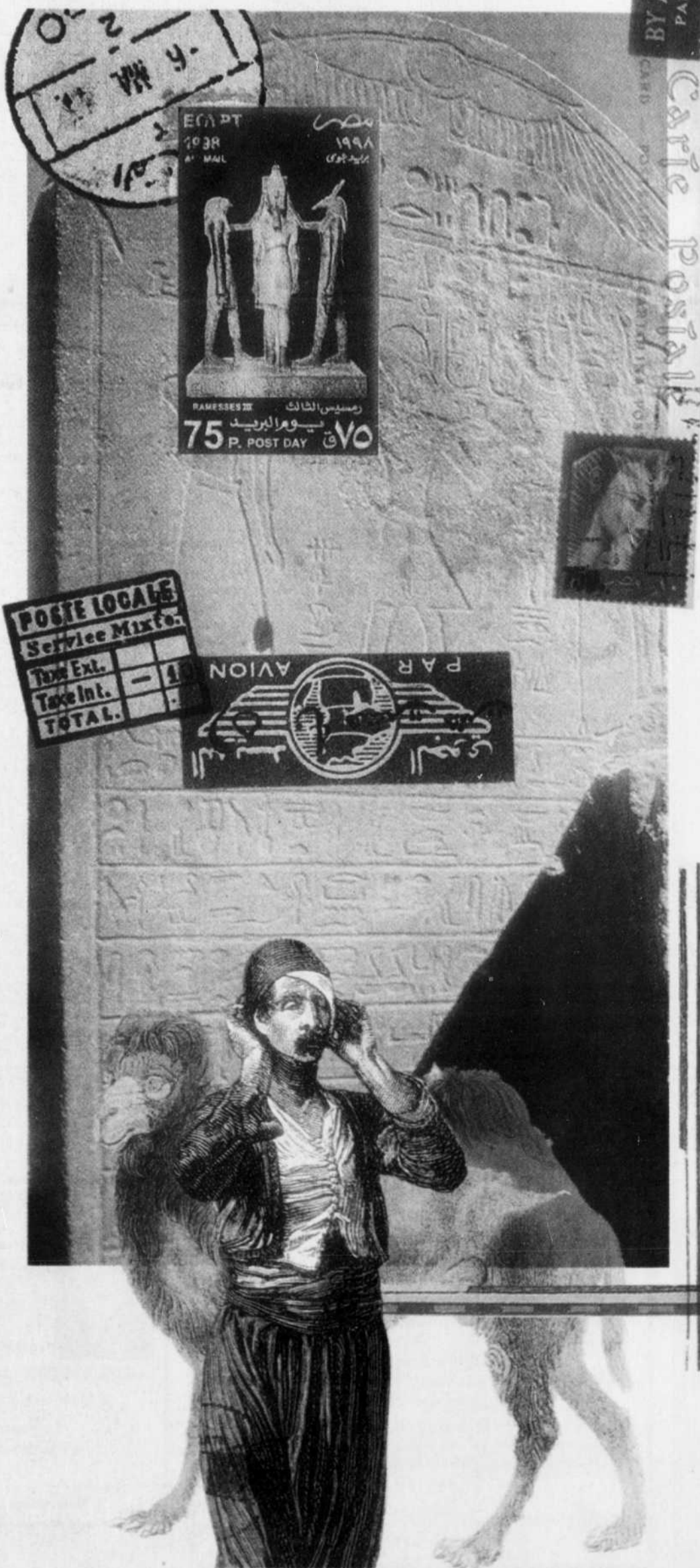
Plusieurs textes de soutien à l'une et à l'autre position ont paru depuis. D'autres s'ajouteront prochainement. Jean-Claude Germain, dans l'éditorial de *L'Apostrophe* de la revue de *L'Aut' Journal*, à paraître mardi, écrit que «l'exhortation [de Cornélius] à enseigner la littérature québécoise dans les écoles du Québec a suscité un «non merci» qui n'est pas sans évoquer celui des Yvettes d'antan» (faisant ainsi allusion à une péripétie de la première campagne référendaire, en 1980, alors que la candidate péquiste Lise Payette avait cru, à tort, pouvoir évoquer un certain personnage féminin stéréotypé des manuels de lecture d'antan comme argument pour inviter les femmes à voter OUI, ce qui a eu un effet opposé).

Aussi, le numéro d'avril de la revue *L'Action nationale* comportera des textes de Victor-Lévy Beaulieu, Bruno Roy, Andrée Ferretti et Roxanne Bouchard sur la question. Victor-Lévy Beaulieu y prétend que les répliques à Cornélius révèlent que «nos professeurs» croient que «nous n'avons toujours pas de littérature nationale, ce que confirment d'ailleurs la plupart des chroniqueurs qui se font aller le mâche-patate dans nos journaux». Roxanne Bouchard voit pour sa part dans les détracteurs de Cornélius de sombres «héritiers de lord Durham qui continuent à nous dire que nous constituons un petit peuple dont la culture est sans importance!».

On en conviendra: la polémique risque de dégénérer en échange d'injures. Selon Max Roy, un chercheur à l'UQAM qui s'est penché dans diverses études empiriques sur la littérature enseignée au cégep, les protagonistes sont catastrophistes parce qu'ils ignorent, en réalité,

VOIR PAGE D 2: CLASSIQUES?

Correspondances



Elles arrivent une à une, comme autant de bouteilles rejetées par la mer. En les ramassant, on prend le temps un instant d'en caresser l'enveloppe, de soupeser son mystère, de déchiffrer une provenance dans une adresse griffonnée au coin supérieur gauche, dans un timbre. La joie de recevoir une lettre, c'est d'abord celle de voir son nom inscrit à l'encre indélébile par une main nue sur le papier. L'abolition d'une absence.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

À l'heure du courriel et du téléphone cellulaire, l'art d'écrire des lettres est à réinventer. Et tenir correspondance est aussi, luxe suprême, lancer un défi au temps qui passe. Plus tard, lorsque l'emploi du temps le permettra, on plongera la main dans de vieilles boîtes de carton pour déplier des feuillets jaunés, tachés d'encre sèche, de relations passées, de liens fragiles.

En littérature, les éditeurs sont nombreux à tenter d'immortaliser les personnages célèbres en publiant leurs lettres, après en avoir percé le secret, et en dévoilant du coup l'intimité. C'est ainsi que le public peut désormais parcourir sans vergogne les lettres enflammées écrites par George Sand à son amant Alfred de Musset, ou encore celles de Colette dialoguant avec sa mère.

Récemment, Michelle Lovric publiait chez Albin Michel un album illustré intitulé *Lettres de femmes*, tout inspiré des joies de la correspondance. Au milieu des citations féminines, des réflexions sur l'amour et le sexe, on y trouve, délicatement imprimés, découpés et pliés dans des enveloppes collées aux pages, des fac-similés de lettres de femmes célèbres s'offrant impudiquement au regard.

«Si vif est notre désir de vous voir qu'en votre honneur je bouleverserai un itinéraire longuement et soigneusement médité», écrivait Simone de Beauvoir à Simone Jolivet, le 5 août 1935, sur du papier à en-tête du Grand Hôtel des Voyageurs.

«Je vous supplie, ma très chère mère, de me pardonner si ma lettre est trop longue, mais c'est mon seul plaisir de m'entretenir avec elle [sic], je lui demande encore pardon si la lettre est sale mais je l'ai dû écrire deux jours de suite à la toilette, n'ayant pas d'autre temps à moi, et si je ne réponds pas exactement qu'elle croie que c'est par trop d'exactitude à brûler sa lettre», écrivait pour sa part, de France, Marie-Antoinette, âgée de 15 ans, à sa mère Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, le 12 juillet 1770, dans une correspondance qui devait rester confidentielle.

Mais il n'y a pas que l'amitié, l'amour, la passion, qui voyagent depuis toujours sur les ailes légères du papier.

Ces jours-ci, Leméac fait paraître en français un recueil de lettres de l'écrivain canadien Robertson Davies, décédé en 1995 après avoir entretenu une correspondance volumineuse avec des lecteurs, des amis, des éditeurs, des acteurs, des journalistes. Ici, la lettre devient critique, réflexion sur la littérature, sur le nationalisme canadien, sur le théâtre et le jeu de l'acteur, sur le monde de l'édition, sur l'âge et sur la vie.

Certaines de ses lettres s'adressent à des noms prestigieux de la littérature canadienne, de Margaret Atwood à Timothy Findley en passant par Mordecai Richler, ou à des écrivains d'ailleurs. Comme la grande majorité des lettres, celles-ci n'avaient pas, au départ, été écrites pour être rendues publiques. Robertson Davies n'a-t-il pas lui-même déclaré que «quiconque a le moindre grain de décence n'écrit pas à ses amis en faisant de l'œil à la postérité?»

VOIR PAGE D 2:
CORRESPONDANCES

LIVRES

CLASSIQUES?

SUITE DE LA PAGE D 1

ce qui se fait au niveau collégial. Or ses recherches ont révélé qu'une «large majorité des étudiants, au terme de leur passage au collégial, auront très probablement lu plusieurs œuvres françaises et québécoises: une pièce de Molière, un récit du XVIII^e siècle — Candide, de Voltaire, très souvent — ainsi qu'une œuvre française du XIX^e siècle comme Les Fleurs du mal, de Baudelaire. Parmi les œuvres québécoises, beaucoup auront lu Le Survenant, de Germaine Guèvremont, et très vraisemblablement un roman ou une pièce de Tremblay.»



caines. Or, selon les dernières données de Max Roy, en 2002, le vœu de Népveu serait exaucé: «On est à 30 % environ, officiellement; mais officieusement, c'est probablement un peu plus.» Placé devant ces chiffres, François Ricard commence par lancer une boutade: «C'est trop!» Evidemment, enchaîne-t-il, «ce n'est pas une question de pourcentages. On peut très bien faire étudier la littérature québécoise et ouvrir sur de grands modèles. Mais ce qui arrive trop souvent, c'est que ça fait écran, grandes œuvres du passé se trouvent disqualifiées.»

Quelle distance?

Louis Cornélius dénonce l'idée voulant que l'accès à l'universel soit l'apanage des non-Québécois. Max Roy, lui, déplore que ce débat impose «une polarisation entre deux corpus littéraires», ce qui occulte selon lui la vraie question: souvent, au collége, depuis l'implantation de «l'épreuve uniforme» de français — soit l'examen que tous les étudiants doivent réussir pour obtenir le diplôme d'études collégiales (DEC), — la littérature est abordée de façon utilitaire, comme un exercice pour préparer cet examen et non comme une véritable expérience de formation.

Pour Micheline Cambron, professeur à l'Université de Montréal, ce qui fausse le plus le débat est la mauvaise compréhension de ce qui est «proche et lointain» en littérature. Selon celle-ci, l'origine géographique d'un auteur ne garantit rien à cet égard. «La poétesse québécoise Nicole Brossard sera très probablement plus dérivante qu'un Zola pour un cégépien.» Max Roy abonde dans ce sens. Les der-



SOURCE LUCASFILM

Indiana Jones et la dernière croisade, un film de Steven Spielberg. La culture adolescente de Donjons et dragons, des jeux de rôles et des vidéos fait en sorte de rendre souvent plus familiers et attirants la quête du Graal, Tristan et Iseult, etc.

nières études qu'il a menées montrent même que la littérature qui intéresse le plus naturellement les étudiants est celle... du Moyen Âge! La culture adolescente de *Donjons et dragons*, des jeux de rôles et des vidéos fait en sorte de rendre souvent plus familiers et attirants la quête du Graal, Tristan et Iseult, etc. Dans ce cas, «la proximité avec un univers merveilleux annule souvent la distance du langage», explique Max Roy. Au reste, ajoute Micheline Cambron, «le plus grand succès annuel du TNM, depuis 50 ans, est un Molière. Pourquoi privilégier les jeunes de cette richesse?»

Ailleurs

L'espace nous manque pour comparer les débats ayant cours au Québec avec ceux qui peuvent avoir lieu à l'étranger sur des sujets similaires. Au Canada an-

glais, par exemple, celui-ci étant partagé entre les traditions non seulement britanniques et canadiennes mais aussi américaines, les nationalistes auraient «gagné la partie», dit Ray Conlogue, journaliste culturel au quotidien *The Globe and Mail*, et on enseignerait «presque uniquement des auteurs canadiens-anglais au Canada». «Une honte», ajoute-t-il. Selon Monica Heller, de l'université de Toronto, de semblables querelles comptables ont lieu, à des degrés divers, dans le monde hispanique et lusophone. Mais au Canada même, insiste-t-elle, «ont lieu aussi des débats sur l'accent à mettre sur la littérature franco-ontarienne, acadienne, québécoise, de l'Ouest du Canada, française, antillaise et africaine...». Bref, nous ne sommes pas sortis de l'auberge!
arobitaille@sympatico.ca

Roman policier

Barmans

MARIE-CLAUDE MIRANDETTE

La Série Noire de Gallimard regorge de passages se déroulant qui dans les bouges sombres et glauques de Paris, New York ou Los Angeles, qui dans les bistrot mal fréquentés et malfamés de Hong-Kong, Londres ou Marseille. On y boit sec, à petites gorgées dédaigneuses ou à grandes lampées assoiffées les drinks les plus divers mais toujours fortement alcoolisés, atmosphère oblige. Les flics, ripoux ou non, et les privés solitaires et mal rasés, tout comme les petits malfrats traficoteurs aux verres fumés et les grands parvains bien en vue et en costard-cravate, même en période prohibitive, arrosent copieusement leurs rencontres hasardeuses et intempêtes.

L'indic sudatoire s'amarre nerveusement au zinc pour enfler d'un trait un bullshit qui n'a d'égal que lui-même, le maître des menus larcins préfère s'endiguer au billard avec un fuck-the-pope bien tassé et fort à propos tandis que le big boss s'envoie une cadillac-blanche derrière la cravate italienne en soie à une table pour deux au fond du bar, tout au fond là-bas à gauche, entre la sortie de secours et les chiottes infectes.

Extraits de quelques-uns des plus beaux sombres récits de la célèbre série à l'appui, Lauterbach et Raynard offrent, dans ce charmant bouquin qui fleurit bon les fleurs du mal et les petites crasses voyeusement fringuées, plus de 300 combines à base d'al-

cool afin d'accompagner le repas, se mettre en appétit ou se donner du courage — car, comme le dit l'adage, mieux vaut lever le coude que de baisser les bras. Et il y en a pour tous les goûts afin de satisfaire toute la variété des adeptes de Rabelais qui, il y a quelques siècles déjà, avait certes parfaitement compris et expérimenté les erreurs de toutes les ambroisies et autres divins élixirs lorsqu'il s'exclamait: «Si je ne bois pas, je suis à sec. Mon âme s'enfièvre en quelque grenouillère. En sec jamais l'âme n'habite.»

Un bouquin qui fleurit bon les fleurs du mal

La consonance toute musicale de ces patronymes, ronflants ou descriptifs, exubérants ou chiches, chic ou vulgaires mais jamais déplacés car totalement dans leur élément, joue du charme et de l'humour, parfois même de la satire dans ce livre qui aurait dû, en toute logique, précéder *Le Livre de cuisine de la Série Noire*, paru il y a quelque temps déjà. Et qu'il est doux de boire un screwdriver rum, un pick-me-up, une marquise à l'anas ou un sperme de flamand rose tout en lisant à voix haute Chandler, Benacquista, Solomita ou Hammett, question d'épater la galerie une fois pour toutes!

LE LIVRE DES ALCOOLS DE LA SÉRIE NOIRE

Arlette Lauterbach et Patrick Raynard
Illustrations (couleurs et noir et blanc) de Joëlle Jolivet
Gallimard
Paris, 2001, 280 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 27 mars au 2 avril 2002

| Rang | Catégorie | Titre | Auteur | Éditeur | Rang |
|------|--------------|---|-----------------|-----------------|------|
| 1 | Sc. Sociale | LES FRANÇAIS AUSSI ONT UN ACCENT | J.-B. NADEAU | Payot | 1 |
| 2 | Sexualité | FULL SEXUEL | J. ROBERT | L'Homme | 5 |
| 3 | Spiritualité | JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE | M. CARON | Marjolaine | 6 |
| 4 | Roman | ELOGE DES FEMMES MÛRES | S. VIZINCZEY | du Rocher | 48 |
| 5 | Polar | PARS VITE ET REVIENS TARD | F. VARGAS | Viviane Hamy | 18 |
| 6 | Roman | BAUDOLINO | U. ECO | Grasset | 3 |
| 7 | Santé | RECETTES ET MENUS SANTÉ, T. 1 & 2 | M. MONTIGNAC | Trustar | 117 |
| 8 | B.D. | LUCKY LUKE N° 41 - La légende de l'Ouest | MORRIS/NORDMANN | Lucky | 4 |
| 9 | Érotisme Qc | BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIÈUX... | W. ST-HILAIRE | Lanctôt | 7 |
| 10 | B.D. | ALBUM SPIROU N° 262 | COLLECTIF | Dupuis | 2 |
| 11 | Roman | MADEMOISELLE LIBERTÉ | A. JARDIN | Gallimard | 10 |
| 12 | Roman Qc | LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, 2 & 3 | M. LABERGE | Boréal | 69 |
| 13 | Psychologie | QUI A PIQUÉ MON FROMAGE? | J. SPENCER | Michel Lafon | 68 |
| 14 | Roman | LE TUEUR AVEUGLE | M. ATWOOD | Robert Laffont | 11 |
| 15 | Histoire | LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT | J. ATTALI | Fayard | 7 |
| 16 | Polar | LA MURAILLE INVISIBLE | H. MANKELL | Seuil | 1 |
| 17 | Roman | VOYAGE | D. STEEL | Pr. de la Cité | 4 |
| 18 | Biograph. Qc | MA VIE, JE T'AIME | R. MARTEL | Publistar | 3 |
| 19 | Psychologie | CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI! | T. D'ANSEMBOURG | L'Homme | 64 |
| 20 | Roman Qc | L'HOMME QUI ENTENDAIT SIFFLER UNE BOUILLOIRE | M. TREMBLAY | Leméac | 21 |
| 21 | B.D. | GARFIELD N° 34 - Mange plus vite que son ombre | J. DAVIS | Dargaud | 3 |
| 22 | Roman | LE LIT D'ALIÉNOR | M. CALMEL | XO éd. | 6 |
| 23 | Essai Qc | LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS | N. LESTER | Intouchables | 20 |
| 24 | Roman | QUELQU'UN D'AUTRE | T. BENACQUISTA | Gallimard | 10 |
| 25 | Arts | LE FABULEUX ALBUM D'AMELIE POULAIN | COLLECTIF | des Arènes | 15 |
| 26 | Sport | GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION | F. DELAVIER | Vigot | 200 |
| 27 | Spiritualité | LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT | E. TOLLE | Ariane | 80 |
| 28 | Spiritualité | LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI | G. HALE | Manise | 154 |
| 29 | Jeunesse | CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD) | H. MAJOR | Fides | 27 |
| 30 | B.D. | CALVIN ET HOBBS N° 21 - Je suis trop génial! | B. WATTERSON | Hors Collection | 8 |
| 31 | Roman | LE PIANISTE | W. SZPILMAN | Robert Laffont | 59 |
| 32 | Santé | PLUS JAMAIS MAL AU DOS, nouvelle édition | P. PALLARDY | Robert Laffont | 27 |
| 33 | Roman Qc | UN PARFUM DE CÈDRE | A.-M. MACDONALD | Flammarion Qc | 74 |
| 34 | Roman Qc | PUTAIN | N. ARCAN | Seuil | 29 |
| 35 | Roman | OÙ ES-TU? | M. LÉVY | Robert Laffont | 20 |
| 36 | Polar | LA TRAHISON PROMETHÉE | R. LUDLUM | Grasset | 8 |
| 37 | Arts | RIOPELLE | H. DE BILLY | Art global | 310 |
| 38 | Roman | PENSÉES SECRÈTES | D. LODGE | Rivages | 11 |
| 39 | Psychologie | LES HASARDS NÉCESSAIRES | J.-F. VÉZINA | L'Homme | 27 |
| 40 | Roman Qc | LA CHÂTELAINE DE MALLAIG | D. LACOMBE | VLB éd. | 5 |
| 41 | Dictionnaire | LE PETIT BOB - Dictionnaire des ripostes assassines | R. BRISEBOIS | Stanké | 2 |
| 42 | Roman | ROUGE BRÉSIL - Prix Goncourt 2001 | J.-C. RUFIN | Gallimard | 31 |
| 43 | Sc. Fiction | L'ULTIME SECRET | B. WERBER | Albin Michel | 19 |
| 44 | Horreur | DREAMCATCHER | S. KING | Albin Michel | 2 |
| 45 | B.D. | CÉDRIC N° 16 - Où sont les freins? | R. CAUVIN | Dupuis | 2 |

♥ : Coup de cœur RB ; Nouvelle entrée ; N.B. : Scit exclus les livres prescrits et scolaires. Nbre de semaines depuis parution ↑

24 succursales au Québec

Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

et

AGMV Marquis IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

CORRESPONDANCES

SUITE DE LA PAGE D 1

Pourtant, explique Judith Skelton Grant, qui a réuni et publié ces lettres, écrire une lettre n'est pas comme écrire un journal.

Contrairement à la conversation spontanée, la forme épistolaire oblige à une certaine réflexion

C'est un texte qui s'adresse à quelqu'un d'autre que soi-même. Et puis, ces épîtres de l'écrivain de la maturité, le romancier réputé ne pouvait-il pas envisager qu'elles soient un jour publiées? L'homme lui-même, dont on peut admirer la blanche barbe austère sur le rabat de la couverture, a finalement accepté la publication de sa correspondance. Et à travers ses textes, on entend la voix, vivante, emballée, emportée, parfois attendrie, souvent ironique, de l'un des plus importants écrivains canadiens.

Dans ses lettres, on sent l'homme «très vigoureux, très enthousiaste», constate aussi Dominique Issenhuth, qui a traduit l'ouvrage en français. On sent aussi sa très grande culture. L'ouvrage est le premier d'une série de deux, et il s'inté-

resse aux dernières années de Davies, entre 1976 et 1995. «C'était plus facile» de traiter de cette période de la vie de l'écrivain, confie Mme Grant, qui a écrit la biographie de Davies et

a aussi recueilli sa correspondance. C'est que la notoriété entraîne tout un lot d'échanges épistolaires, avec des lecteurs, des éditeurs et autres, que ne pouvait avoir l'écrivain des premières années. Les gens s'adressaient à lui, dit-elle, parce qu'il connaissait beaucoup de choses sur «l'astrologie, sur la magie, sur la psychologie junguienne ou sur les saints».

En bon écrivain du dernier siècle, Robertson Davies adorait écrire des lettres, dit Mme Grant. «Il m'en écrivait même à moi, qui vivais à deux pâtés de maison de chez lui», ajoute-t-elle. Seules les lettres envoyées par Davies dans sa jeunesse, à deux femmes aimées avant qu'il ne se marie, font l'objet d'un interdit de publication. L'une de ces femmes, retrouvée

par Davies à la fin de sa vie, est redevenue sa correspondante, sans que les deux anciens amoureux ne se revioient. Dans son ouvrage, par ailleurs volumineux, Mme Skelton Grant a choisi de ne pas publier les lettres des correspondants.

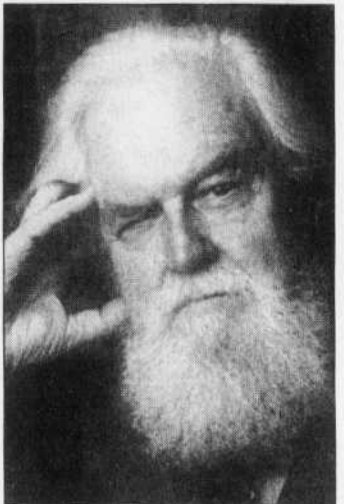
Contrairement à la conversation spontanée, ajoute Mme Grant, la forme épistolaire oblige à une certaine réflexion. Elle demande qu'on se penche sur la forme du langage, sur les idées que l'on exprime. Écrire une lettre, c'est d'abord et avant tout écrire.

La nuit chez Giono

En France, le phénomène épistolaire a donné lieu à un important événement littéraire, les Nuits de la correspondance de Manosque, qui se déroulent d'ailleurs simultanément à Alger, en Algérie. Ces Nuits de la correspondance, qui s'étendent durant cinq jours et cinq nuits, pourraient bien être importées au Québec au cours des prochaines années. Leur inventeur, Charles Robillard, originaire de Manosque, patrie de Giono, est d'ailleurs en pourparlers avec la maire de la petite ville d'Eastman, dans les Cantons-de-l'Est, pour implanter l'événement au Québec.

Dans l'édition française des Nuits, on trouve des chambres d'écriture et des cafés littéraires, des rencontres, des lectures, des spectacles. On y tient aussi quelques ateliers sur les divers métiers reliés aux aspects plus concrets de l'écriture, des sessions portant sur la calligraphie, sur l'art postal, sur la fabrication de cartes postales, sur la correspondance en braille.

Dans leur version québécoise, les Nuits de la correspondance pourraient compter une chambre d'écriture érotique, qui se tiendrait dans un hôtel, une chambre d'écriture religieuse, qu'on trouverait à l'église, ou encore une chambre d'écriture romantique, logée sur les rives de la rivière Missisquoi, une autre chambre pourrait encore être



©PETER PATERSON
Robertson Davies

installée au milieu d'antiquités diverses. Car écrire, c'est dire où l'on est, ce que l'on fait, ce que l'on pense, c'est, d'un trait de plume et à dos de papier, franchir le mur du son et de la distance.

ENTRE VOUS ET MOI

LETTRES, 1976-1995
Robertson Davies
Édition préparée par Judith Skelton Grant
Traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth
Leméac éditeur
Montréal, 2002, 551 pages

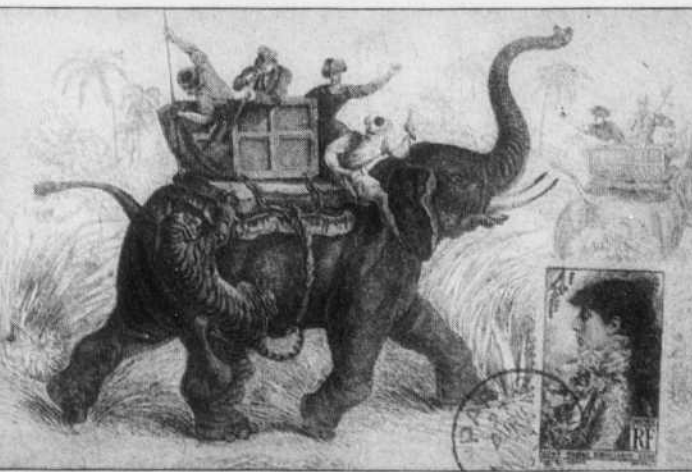
LETTRES DE FEMMES

Michelle Lovric
Albin Michel
Paris, 2002, 50 pages

À lire aussi, pour le plaisir des yeux:

LE GRIFFON

Où l'on redécouvre l'extraordinaire correspondance de Sabine et Griffon
Nick Bantock
Seuil chronicle, Paris, 2001



SOURCE SEUIL/CHRONICLE

Illustration tirée du livre de Nick Bantock, *Le Griffon*.

Festival Francophone de l'Écriture

À LAVAL, LES 3, 4 ET 5 MAI 2002
(éc.sec. Mont-de-La Salle, 125, boul. des Prairies, Laval)
sous la Présidence d'honneur de Madame Lise Bissonnette

AU PROGRAMME : 5 séminaires de 12 heures chacun :

Littérature jeunesse, Cécile Gagnon
Nouvelle, Jean Pierre Girard Poésie, Jocelyne Felix
Récit, Bruno Dufour Scénarisation, Ginette Laporte

Coût (participation à un séminaire) : 80 \$
Inscription : Patrick Plouffe, Société littéraire de Laval (450) 978-7669
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

Gala annuel de remise de prix littéraires, 5 mai, 14 h
Prix Jacqueline Déry-Mochon, Prix Brèves littéraires, concours intercollégial de poésie, concours pancanadien de composition française au secondaire
Entrée libre

LE DEVOIR Québec Laval

* Organisé par la Société littéraire de Laval

LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN

Vous êtes cordialement invités à la SIXIÈME rencontre littéraire de la série LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN. Pour l'occasion, venez entendre les écrivains

LOUIS CARON et GUYLÈNE SAUCIER.

La soirée sera animée par monsieur GILLES PELLERIN.

Le mardi 9 avril 2002 à 19h30 à l'auditorium du Musée du Québec.
Entrée gratuite

Réservations : (418) 525-6767
la Bouquinerie de Cartier inc.

LIVRES

Michel Tremblay et le roman-chronique

Michel Biron

Il y a un malentendu à propos de Michel Tremblay. On ne sait pas trop quoi faire de cet écrivain immense qui publie des romans populaires, cet amateur de théâtre grec qui écrit en joual, ce prosateur qui chante Nelligan, cet auteur trop accessible pour être loué par les universitaires. Personne ne sait comment parler d'un écrivain qui a l'air heureux, comme c'est le cas avec Tremblay. Cela paraît suspect, le bonheur d'un écrivain. L'homme, de surcroît, ne correspond nullement à l'image de l'auteur désintéressé. Il gère sa carrière avec succès, il aime les médias, qui le lui rendent bien, il se sait bourré de talent, ce qui ne l'empêche pas d'écrire aussi des navets et d'en parler à l'aise. Quoi qu'il en soit, il reste l'auteur des *Belles-Sœurs*, texte fondateur dans la dramaturgie québécoise contemporaine, et surtout celui des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, œuvre massive récemment rassemblée en une brique de 1184 pages chez Leméac/Actes Sud. Cette œuvre, soutient avec raison André Brochu, se compare aux plus grandes entreprises romanesques du Québec. Curieusement, la critique n'a pas écrit sur celle-ci le dixième de ce qu'elle a écrit sur Anne Hébert, Hubert Aquin ou Réjean Ducharme. Avec son essai *Rêver la lune - L'imaginaire de Michel Tremblay dans les Chroniques du Plateau Mont-Royal*, Brochu entend corriger au moins partiellement cette lacune. Il fournit, et de loin, la meilleure introduction à l'œuvre de Tremblay.

Tout écrivain véritable invente sa forme. Chez Tremblay, la principale innovation formelle n'est pas, comme on pourrait le croire, d'avoir choisi d'écrire en joual: c'est d'avoir imaginé un roman qui soit d'abord et avant tout une chronique, un «roman-chronique»

comme l'appelle Brochu. Il s'agit là d'une forme romanesque profondément contemporaine, une nouvelle manière de raconter des histoires, typique des romans québécois de 1975 à aujourd'hui. Cette manière se distingue fortement de celle qu'ont pratiquée les romanciers réalistes du XIX^e siècle ou même encore Gabrielle Roy dans *Bonheur d'occasion*. Après les expériences formelles du nouveau roman au milieu du XX^e siècle, le romancier a voulu renouer avec un certain sens du réel et avec le bon vieux personnage mais sans toutefois retourner aux formules trop rassurantes du réalisme d'antan. Le monde actuel ne se représente plus selon un schéma temporel linéaire qui permet d'enchaîner des événements et de les ordonner de façon logique, avec des causes et des effets bien circonscrits. Le temps s'est brisé en une série de moments singuliers, et c'est précisément ce mouvement hachuré que la chronique permet, mieux que tout autre genre, de mettre en scène aujourd'hui.

André Brochu fait partie des rares critiques qui parviennent à passer de façon naturelle de considérations générales sur l'histoire littéraire à l'analyse de détails propres à une œuvre. Ceux qui voudraient avoir un cours en accéléré sur l'évolution du genre romanesque depuis Flaubert jusqu'à Tremblay trouveront, au début de son étude, un exposé remarquablement clair, pédagogique et suggestif. L'audace du roman-chronique, explique-t-il, c'est d'accepter le monde dans ses manifestations quotidiennes et apparemment insensées. «Soyons exact: des chroniques, plus ou moins caractérisées, il y en a toujours eu, et Jacques Poulin entre autres a abondamment pratiqué le genre (à moitié, pourrait-on dire), mais faire de la chronique la voie royale du roman, voilà la contribution de Tremblay, et elle est nouvel-

le et importante.» En quoi est-ce différent du roman ancien (disons le roman réaliste)?

La chronique n'a guère de centre, dira Brochu avant de se reprendre plus loin pour préciser: pas de centre qui puisse structurer le quotidien des activités humaines. La Grosse Femme n'a pas la stature d'une héroïne comme pouvait l'avoir une Madame Bovary: c'est un personnage important, certes, mais elle n'est pas pour autant au cœur de l'action. Pas plus que les autres personnages, qui avancent sur la scène, puis reculent, comme si aucun d'entre eux ne voulait tenir le premier rôle. «Le roman-chronique retrouve le personnage, mais sans privilège, au sein d'un réel si problématique que le mouvement premier des personnages — en tout cas chez Michel Tremblay — sera de le fuir, par tous les moyens qu'il offre la rêverie.»

La chronique se construit ainsi comme une mosaïque de «petits romans quotidiens» dont le protagoniste varie sans cesse, même si l'on se retrouve toujours dans le même monde issu de la rue Fabre. Brochu note toutefois que l'œuvre de Tremblay tend à se resserrer autour des figures d'Édouard puis de Marcel. La merveilleuse chronique s'achève au moment même où elle semble basculer définitivement dans le sérieux du roman. C'est là une explication intéressante de l'échec relatif des derniers titres des *Chroniques* à partir du *Cœur découvert* (1986). Pour Brochu, le meilleur de Tremblay se trouve alors du côté des récits autobiographiques (*Les Vues animées*, *Douze coups de théâtre*, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*).

Et la lune, dans tout ça? Symbole féminin, maternel, elle est «la seule chose dans ce monde dont tu peux être sûr», explique le rêveur Josaphat-le-Violon au petit Marcel. Brochu est le premier à avoir noté l'importance de ce thème dans les romans de Tremblay. Les exemples abondants convainquent et l'interprétation psychocri-

tique est indubitablement éclairante. Une lecture aussi thématique a toutefois ses limites, dont celle de revenir plus souvent que nécessaire aux mêmes constats, à la même matrice de sens. Il y a bien d'autres motifs romanesques qui sont analysés (la coupure, la peur, les excès, l'obésité, etc.), mais le commentaire ne progresse pas beaucoup. L'analyse thématique débouche de façon prévisible sur la domination écrasante de la femme dans l'univers de Tremblay. Cette perspective a le mérite de faire ressortir la très forte cohérence des *Chroniques*, mais elle fait involontairement apparaître aussi leur côté étroitement homogène. Le Plateau Mont-Royal est une faune sans étrangers.

Tout au long de son essai, André Brochu revient sur la figure de la Grosse Femme, figure symbolique par excellence des *Chroniques* de Tremblay, à la fois par son énormité physique et par sa fécondité maternelle. La Grosse Femme, on s'en souvient un peu moins, est aussi une rêveuse et une lectrice passionnée: «Elle lit Hugo, Balzac, et elle éprouve intensément tout ce qu'elle lit.» C'est là une condition de sa grandeur à laquelle Brochu est particulièrement sensible, étant lui-même doué pour «éprouver intensément» ce qu'il lit. Il étudie Tremblay avec le même enthousiasme intellectuel qu'il a naguère manifesté pour Anne Hébert ou pour André Langevin. Il était temps que l'auteur de *La grosse femme...* rencontre un lecteur de la sagacité de Brochu.

RÊVER LA LUNE - L'IMAGINAIRE DE MICHEL TREMBLAY DANS LES CHRONIQUES DU PLATEAU MONT-ROYAL
André Brochu
MHM, «Cahiers du Québec, collection littéraire»
Montréal, 2002, 244 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Romanesques Highlands!

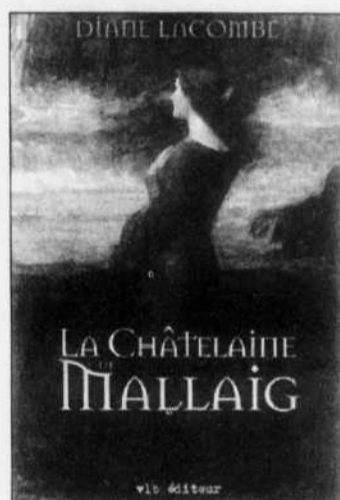
Un premier roman débordant d'amour, de noblesse et de chevalerie

SOPHIE POULIOT

D'emblée, le ton du livre est donné par sa couverture. Celle-ci reprend la *Miranda* de Waterhouse, peintre médiéviste du XIX^e siècle... aussi romantique que le voulait l'époque. La cause est entendue: le premier roman de la Québécoise Diane Lacombe, dont l'action se situe dans les Highlands écossais du XV^e siècle, débordera d'amour, de noblesse et de chevalerie. La lecture confirme le pronostic. Fleur bleue, *La Châtelaine de Mallaig*? A souhait. Parfait exemple de roman de cape et d'épée? À n'en pas douter. Le tout est-il à rejeter du revers de la main? Étonnamment, c'est tout le contraire, sauf à vouloir sciemment se priver d'un récit aux péripéties émouvantes. A quoi bon boudier son plaisir? Le roman de Lacombe est bien mené et captivant.

Dans *La Châtelaine de Mallaig*, le lecteur assiste à la rencontre de deux êtres que tout semble opposer mais qu'un mariage arrangé a réunis. L'une est douce, raffinée et bonne; l'autre est rustaud, ignare et malappris. Pourtant, ils s'aimeront. Ils s'aimeront d'un amour aussi tendre qu'indéfectible, à travers lequel ils donneront le meilleur d'eux-mêmes. Le plus beau, c'est qu'on y croit.

En effet, le récit mise avant tout sur la sentimentalité et, de tous les complots, combats et félonies — car le jeune homme à aimer est le nouveau chef (contesté) d'un des clans les plus puissants des Highlands, les MacNeil —, les gentils sortiront inévitablement victorieux. Cependant, les descriptions de l'auteu-



re, qu'il s'agisse d'émotions ou de combats, sont empreintes d'un tel réalisme que le lecteur sera l'esclave des intrigues successives du roman. Plus encore, exploit s'il en est, Diane Lacombe sait éviter l'écueil de la mièvrerie, pourtant si menaçant lorsque le genre choisi est celui du roman historique, et a fortiori lorsque le personnage principal est une femme. La sobriété de son écriture sert la vérité d'un propos déjà si «romanesque» qu'il aurait été facile de le banaliser, de le désincarner, par exemple, par une surenchère de métaphores insignifiantes.

D'aucuns pourront reprocher à *La Châtelaine de Mallaig* d'être manichéen en n'accordant que bien peu de place à la nuance lorsqu'il s'agit de déterminer si tel personnage appartient au clan des héros ou s'il commettra la vilénie de figurer parmi ses adversaires. D'autres noteront, à juste titre

par ailleurs, que les personnages féminins écopent systématiquement des rôles de traîtresses, de demoiselles en détresse ou de subalternes —, même lorsqu'il s'agit de la châtelaine, soumise aux ordres de son chef de mari, bien qu'elle possède au moins autant de qualités de cœur et d'esprit. Enfin, d'autres encore s'avoueront étonnés que tant de maux (guerre, complots, attentats, épidémie de peste et autres) accablent sans relâche la maisonnée des MacNeil. Heureusement, l'ouvrage s'achève — de justesse — avant que cet acharnement du sort ne malmène trop la vraisemblance du récit.

Quelques imperfections entachent ça et là les qualités du premier roman de Diane Lacombe. Mais elles ne sont pas de taille à réduire l'intérêt que suscite *La Châtelaine de Mallaig* dès les premières pages. Le livre se savoure sans aucun effort, avec un plaisir douillet, comme pour mettre un holà à l'hyperactivité quotidienne, ou comme un bol de cidre chaud auprès du feu quand la tempête sévit à l'extérieur. Une gâterie littéraire dont il serait dommage de se priver.

LA CHÂTELAINE DE MALLAIG
Diane Lacombe
VLB éditeur
Montréal, 2002, 538 pages

HÉLÈNE VACHON



La Tête ailleurs

«D'un douloureux réalisme, ce récit à la prose intimiste et kaléidoscopique jette un regard éloquent sur une société muselée, à la dérive d'elle-même, incapable de communiquer.»

Hélène Simard,
Le Libraire



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

La bête au noir

CATHERINE MORENCY

Radmila Zivkovic faisait récemment ses débuts dans l'univers littéraire québécois, privilégiant — comme bon nombre de jeunes auteurs — la nouvelle pour se démarquer du lot. De la poussière plein les yeux n'a pourtant rien de ludique, bien au contraire.

Le recueil, suite plus ou moins harmonieuse de textes très brefs, plonge le lecteur dans un monde marqué par l'hostilité, la violence, l'ingratitude et le désarroi. Geste d'écrire que l'auteure fait sans pitié ni retenue, donnant à voir les marasmes d'une inspiration qui mène plus à l'exorcisme qu'à l'expression d'un quelconque imaginaire. Exorcisme de quoi? De l'existence en général, semble-t-il, où la figure masculine tient le premier rôle en matière d'impuissance et d'hypocrisie. En effet, chacune des nouvelles de Zivkovic met en scène des hommes rivalisant de faiblesse. Ainsi, au père violent à l'extrême succède le mari qui trompe sa femme avec un homme et l'amant frappé d'impuissance. Tableau peu reluisant où les deux sexes s'entre-déchirent, la femme ayant nécessairement gain de cause, à mi-chemin entre angélisme et apitoiement, sans autre forme de procès.

Cependant, une lecture attentive laisse entrevoir un malaise plus profond que celui suscité par cette société misogyne et phalocrate. En effet, tous les narrateurs (alternativement homme ou femme) dans *De la poussière plein les yeux* sont aux prises avec une angoisse viscérale, un mal de vivre qui n'imprime sur la page que l'obscurité propre à chaque journée passée sur Terre,

et définit les contours d'une fascination morbide pour la destruction et le suicide. Cette Zivkovic, qui écrit «[...] je serai la bête. Celle qui déchire le bois du lit dans lequel je dors, qui le fait sans penser à la peine, sans penser au sang. Celle dont les yeux ont un éclair meurtrier. Cette bête qui a mes yeux», cette Zivkovic, donc, n'est peut-être l'auteure que d'un petit traité fataliste qui tient le pessimisme en haute estime et jongle avec les concepts de faiblesse, de frustration et de vengeance jusqu'à leur conférer un aspect flamboyant, spectaculaire.

Si l'on peut s'interroger sur la part ludique de l'œuvre, à savoir si l'intention de Zivkovic est de pétrifier son lecteur ou plutôt de l'inciter à réfléchir sur l'abomination liée à

de tels destins, le jeu n'en vaut malheureusement pas toujours la chandelle. La faiblesse syntaxique de l'œuvre, doublée d'une maladresse évidente dans l'élaboration des thèmes, fait de cette prose une entreprise boiteuse, quoique volontaire. Les nouvelles, alourdies par de trop nombreuses répétitions, gagneraient toutes à être resserrées. Puis, Radmila Zivkovic aurait intérêt à délaisser un ton moralisateur qui, faute de susciter l'adhésion du lecteur, risque plutôt de l'agacer.

DE LA POUSSIÈRE PLEIN LES YEUX
Radmila Zivkovic
Éditions Trois
Laval, 2001, 115 pages

Olivieri
librairie • bistro

CIA ET JIHAD

Une extraordinaire alliance
Éditions Autrement

ANIMÉ PAR
GISELE LALANDE
Journaliste à Radio-Canada

Mercredi 10 avril
19 h 00
RSVP - Tél.: 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

CAUSERIE
avec
JOHN K. COOLEY

1950-2002 : c'est l'histoire d'un combat, permanent, secret et multiforme, mené par les États-Unis contre l'Union Soviétique pendant la période de la « guerre froide ». Avec l'aide de l'Islam le plus radical, tous les coups et toutes les alliances étaient autorisés.

Prenant des allures de roman d'espionnage, ce récit, riche en détails, fait pénétrer le lecteur dans les coulisses des décisions diplomatiques et militaires des États-Unis.

Causerie organisée avec
Alternatives

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

LIBER

Pratiques de la pensée
Philosophie et enseignement
de la philosophie au cégep

Préface de Paul Inchauspé

Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand,
Michel Métayer, Laurent Michel Vacher

Pratiques de la pensée
Philosophie et enseignement
de la philosophie au cégep

Préface de Paul Inchauspé

Pierre Bertrand
Robert Hébert
Jacques Marchand
Michel Métayer
L.-Michel Vacher

Libér
192 pages, 20 dollars

Triptyque
www.generation.net/tripty
T.É. (514) 597-1666

Alexandre Laferrière
Début et fin
d'un espresso

Alexandre Laferrière
Début et fin d'un espresso
roman, 232 p., 18 \$

Ce livre représente ce qu'il reste de splendeur lorsque la mort, cette grande splendeur oraculaire, s'est propagée dans le cœur d'un homme.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Tome deux d'un roman

Si ce roman est d'un abord déconcertant, ce n'est pas à cause de son écriture, plutôt sage, ni de son histoire qui suit une chronologie à peu près linéaire, ponctuée de quelques retours au passé. Ni même parce nous voici, dès les premières pages, en compagnie d'un homme et d'une femme, ballottés entre ciel et mer dans une chaloupe à la dérive, naufragés peut-être qui cherchent désespérément à accoster sur un continent inconnu qui doit bien se trouver quelque part au sud.

Étrange personnage que ce Gravelin: cerveau d'enfant dans un corps d'homme, il ne sait dire qu'un seul mot, Elisabeth, qui est le prénom de sa compagne, dont il interprète la grossesse en imaginant qu'elle est «habitée par des poissons qui plongeaient au fond de son ventre et revenaient frôler la surface en donnant des coups de nageoire».

Étrange elle aussi, leur dérive, plus qu'elle ne devrait l'être, et qui risque de décourager les lecteurs plutôt que de piquer leur curiosité.

A vrai dire, ce roman de Gilles Tibo est orphelin de ses origines. Il souffre d'un défaut de coordonnées parce qu'on a omis de signaler qu'il avait commencé bien avant, dans *Le Mangeur de pierres*, paru l'an dernier chez le même éditeur. Il aurait fallu à tout le moins, par un sous-titre ou une simple note sur la quatrième de couverture, préciser que *Les Parfums d'Elisabeth* sont la suite exacte du précédent et que les lecteurs, pour ne pas s'y perdre, auraient intérêt à lire celui-ci avant celui-là. Gilles Tibo, qu'on connaît surtout comme auteur et illustrateur de livres jeunesse, n'a écrit qu'un seul livre pour adultes, qu'il aurait mieux valu faire paraître en un seul volume.

On aura donc l'impression, à lire *Les Parfums d'Elisabeth*, de sauter dans un train en marche — ou, si on préfère, dans une nef des fous — que quelques rappels succincts sur l'avant ne suffiront pas à rendre in-



Robert Chartrand

telligibles. L'étrangeté des personnages et de leur situation se perd dans le bizarre, si on ne connaît pas l'univers singulier plutôt bien mis en place dans *Le Mangeur de pierres*.

On trouve bien, dans *Les Parfums d'Elisabeth*, des rappels succincts sur le passé des personnages principaux, mais c'est trop peu pour les rendre lisibles. C'est *Le Mangeur de pierres* qui nous apprend que Gravelin et Elisabeth sont nés tous deux sur l'île de la Grosse Main, dans un décor minéral, hostile à la végétation, qu'ils ont tous deux été ostracisés, condamnés à la marginalité dans un clan d'insulaires qui vivait par ailleurs à l'écart de ce qu'on peut appeler la civilisation. Gravelin a été un enfant sauvage, dont on disait qu'il avait des oiseaux dans la tête et des animaux qui lui couraient dans le corps. Incapable d'accéder à la parole, il était en revanche doué d'un odorat exceptionnel, ce sens animal entre tous — comme le Jean-Baptiste Grenouille du *Parfum* de Patrick Süskind — grâce auquel il appréhende le monde qui l'entoure, avec ses séductions et ses dangers.

Elisabeth, elle, a été une fillette dégourdie, qu'on a enfermée dans un couvent pour cause d'insubordina-

tion et qui a été engrossée par son père. Rejetée par son entourage, moquée de tous comme Gravelin, elle va décider de quitter leur île natale, en rêvant de trouver sur le continent une vie meilleure. Complices dans leur sentiment d'exclusion plutôt que couple, Gravelin et Elisabeth vont se lancer à la mer. S'aiment-ils? Elle, en tous cas, semble le trouver attachant, et avoir besoin de sa force brute pour l'aider à fuir cette île où ils auront été tous deux des exclus.

Leur départ est un exode improvisé qui va se transformer en une odyssée improvisée au cours de laquelle sera d'abord évacué le passé. C'est une robinsonnade qui occupe une bonne moitié des *Parfums d'Elisabeth*: confrontés aux éléments, Elisabeth et Gravelin seront bien près de mourir, de soif ou de faim, au milieu de cette mer qui les emporte, en vue finalement de ce continent hérissé de récifs où ils ont peine à accoster.

Après un détour vers un état de sauvagerie où Gravelin devient littéralement un homme-loup, ils vont enfin parvenir à ce fameux continent, c'est-à-dire dans une ville minière où l'on meurt beaucoup de tuberculose. Où sont-ils au juste, à quelle époque se trouve-t-on? En Amérique peut-être, dans un passé aux contours flous, un hier où l'on aperçoit des calèches mais qui connaît déjà les locomotives à vapeur. Dans cet espace-temps ancien, sans repères précis, Elisabeth et Gravelin, après une longue descente vers l'animalité où ils ont frôlé la mort, remontent à la surface d'une certaine vie civilisée dont ils vont tenter de tirer le meilleur parti sans s'y soumettre.

Les archétypes ont la vie dure, dans le roman en deux temps de Gilles Tibo. Sur ce continent rêvé qui n'offre que des espoirs déçus, Elisabeth a envie de commodités dont elle apprend vite qu'il faut de l'argent pour se les offrir. Dans un passage abrupt de la nature à une certaine culture, Elisabeth, dont la chevelure

rousse laissait deviner un tempérament de feu, se transforme en petite bourgeoise calculatrice, et Gravelin, pour lui faire plaisir, en pourvoyeur. Les exilés du début, ceux du *Mangeur de pierres*, sont devenus un couple de délinquants qui jouent le jeu de la société nouvelle où ils se trouvent pour en tirer profit et, le cas échéant, la fuir pour vivre selon leurs convictions.

Ainsi, après s'être lavés des souillures de leur passé au cours d'une navigation pleine de périls, après avoir vécu dans un état de survie où il n'était question que de soif et de faim, voici que le mâle et la femelle sont devenus, à peu de chose près, un couple d'ambitieux. La métamorphose est étonnante, comme est immense ce parcours des deux personnages de Tibo.

Immense également, et hétéroclite, ce fonds auquel puise *Les Parfums d'Elisabeth*, tout comme le tome précédent. On y reconnaît, péle-mêle, cette symbolique universelle des pierres qui auraient conservé un goût d'humanité, à laquelle Gravelin est fidèle — il ne laisse pas de s'en mettre dans la bouche; ce sens de l'odorat, animal entre tous, qui guide Gravelin tout au long de sa vie et le renseigne plus sûrement que tout sur l'état d'Elisabeth.

Le roman de Tibo ratisse large et prend son bien où il l'entend, dans un vaste fonds d'imaginaire. Trop vaste, peut-être. Qui chante l'exclusion sociale et les différences irréductibles des individus, où la nature connaît de très belles métamorphoses. Mais pour goûter ce livre, il faut lire d'abord son amorce, ne fût-ce que pour l'imaginaire qui s'y installe.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LES PARFUMS D'ELISABETH

Gilles Tibo

Québec Amérique

Montréal, 2002, 168 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Et s'il suffisait d'y croire?

GUYLAINE MASSOUTRE

Comment change-t-on d'identité? Réponse en deux temps, en compagnie de Benacquista et de Neuhoff, qui publient respectivement *Quelqu'un d'autre* et *Un bien fou*, deux romans qui ont cherché à savoir ce qui commence après une disparition.

Dans *Quelqu'un d'autre*, Thierry et Nicolas, deux solides gars abordant la quarantaine, se rencontrent pour jouer au tennis. Au cours d'une conversation banale — mais bien arrosée — entre copains, il vient à l'un l'idée qu'en ce milieu de leur vie, il est peut-être temps de vivre, ou plutôt de rebattre les cartes du destin, celles qui se présentent si belles au moment des vertes années d'apprentissage.

Peut-on risquer son avenir une seconde fois dans une existence et choisir, sur un coup de tête, de devenir cet autre qui passe et dont il nous prend soudain une envie furieuse de revêtir la peau? La question autour des regrets, autant le dire d'emblée, est irrésistible. Benacquista la pose avec une évidence que chacun endosse aisément. Il y oppose la plus magicienne des opérations de substitution.

Plus efficace qu'une publicité, le roman exploite le filon sympa-

thique — et vendeur — du mieux-être instantané. N'est-ce pas le secret d'un bon romancier, i.e. tirer les ficelles d'un Polichinelle escamotant l'immédiate et pesante réalité? Avec une bonne pincée d'ingénuité et une autre dose d'idéalisme, on refait vite le monde aux couleurs du désir et de l'espérance.

C'est ce que propose Benacquista dans cet enjoué *Quelqu'un d'autre*. Il met en scène deux individus ordinaires, effectuant une pirouette instantanée dans l'univers «autre» qu'il se sont choisis, après avoir convenu d'un rendez-vous, trois ans plus tard. Poursuivre la lecture, c'est espérer entrer, au passage, dans l'univers de fabrication des personnages romanesques — mais la porte se referme et on perd la clé. Thierry et Nicolas incarnent tout simplement ceux qui, plus nombreux sans doute qu'on le croit, opèrent des changements de cap à 180 degrés sans crier gare.

Benacquista est l'auteur d'une dizaine de polars, parus dans la collection «Série noire» de Gallimard. Scénariste de cinéma — pour Jacques Audiard — et de bande dessinée avec le dessinateur Jacques Ferrandez, auteur de théâtre, de nouvelles et de textes pour enfants, cet écrivain qui a l'âge de ses personnages — dans *Quelqu'un d'autre* — est issu d'une

souche albanaise, a grandi en Italie et s'est fixé en France.

Il a glissé à travers les pièges de l'identité comme il a changé de métiers. Dans *La Maldonne des sleepings*, il s'inspirait de son expérience de couchetiste dans le train Paris-Venise; dans *Trois carrés rouges sur fond noir*, il livrait celle de gardien de musée. *La Commedia des ratés*, en 1991, lui a valu les honneurs primés du genre policier.

Benacquista est fantasiste, comme un homme libre. On le dit parasite mondain, phobique, un peu misanthrope. Allez savoir quelle dégaîne lui convient le mieux! Il préfère les films aux livres, et sa verve aux accents populaires lui vaut l'amitié de Daniel Pennac, dont le ton de l'un n'est pas sans évoquer l'autre. Ses amis de l'édition soignent son indépendance autant que son image, qui passent pour faire de lui un nouveau Prévert.

La collection «Blanche» accueillait cet auteur à succès en 1998 avec *Saga*. La marche à monter semblait haute, mais le succès vint. Ce qui explique ce *Quelqu'un d'autre*, dans la même veine humoristique et légère. Son écriture rythmée, directe, économe, garantit à l'éditeur la bonne affaire et au lecteur la détente. Thierry se transforme en as de la filature; Nicolas invente un gadget ridicule dont le

brevet le rend riche. Le roman file en deux fois huit chapitres qui font alterner les épisodes rocambolesques dont l'un et l'autre comparses sont les héros.

Littérature d'évasion

Les lubies des deux cavaliers seuls semblent réglées à coups d'accélérateur, le bolide romanesque fonçant sous la gouverne d'un pilote averti, pied au plancher. Le paysage social qui défile paraît une somme d'instantanés volés à une littérature plus sérieuse et, surtout, plus profonde. Ici, on reconnaît le monde d'aujourd'hui en un clin d'œil, plus qu'on ne s'attarde aux zones brouillées, pourtant entrevues. L'avantage du mensonge, ou simplement de la duplicité, devient un exercice de solitude qui donne aux personnages la force de leur incognito. On cultive alors la vie comme si le monde social n'était que subterfuges et délicieux chaos. Il suffirait d'y goûter sans s'y impliquer, de savoir traiter ses limites comme d'inconscientes balourdises et ses petites entourloupettes comme des victoires, dont la plus suave intensité se déguste seul, modestement et en privé.

La comédie prend souvent la couleur de la farce dans ce roman au ton badin. De la légèreté de Benacquista, il se dégage la certitude

tranquille que le désordre est la condition première pour traverser l'angoisse des situations bloquées. L'exaltation du rêve trouve là d'heureuses issues aux désarrois dont souffrent tôt ou tard les êtres fragiles. Tout cela, rassurant, plaît.

Toutefois, il manque à ces don Quichotte le choc de la folie qui les guette. Voit-on vraiment le courage et l'esprit de sacrifice auxquels les renoncements et les inventions, chez Cervantès, ont donné tant de panache et de génie? Benacquista pratique une écriture plus proche du conte, où la sphère de l'aimable évincerait le mordant de l'ironie. On s'attendrait à plus de charge, dans une telle collection, sur un sujet aussi perméable aux retours piquants de la moquerie. Mais cette écriture s'en tient à la gaieté qui suit l'échauffement de personnalités astucieuses, dans les méandres anecdotiques des aventures de gentils truands.

Alias Salinger

Pour *Un bien fou*, Neuhoff a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française. L'histoire raconte celle de Bruckinger, alias Salinger, le mythique auteur de *L'Attrape-cœurs*, qui vit depuis 1953 en ermite dans le New Hampshire. Bruckinger est donc un clone parfait pour le roman, dont le ton demeure fan-

taiste et qui répond à la biographie controversée, *Dream Catcher*, que la fille de Salinger, Margaret, faisait paraître en l'an 2000, ainsi qu'aux lettres d'une ancienne amante, Joyce Meynard, parues sous le titre *At Home In The World* dans une ambiance de controverse littéraire, un an auparavant.

Neuhoff s'est appuyé sur ce contexte pour refaire l'histoire. Le roman est bien documenté, mais le coup de torchon qui balaie ses 200 pages allègres laisse une impression de bluff qui déçoit. «Je n'aime plus l'Amérique, prête-t-on à Bruckinger. [...] Ce que j'aurais aimé, c'est écrire un roman où les personnages en auraient su plus long que l'auteur.» Et s'il avait mieux convenu de renvoyer Salinger à ce «quelqu'un d'autre» de Benacquista? Une liberté plus insouciance n'en aurait-elle pas mieux aimé la psychologie déçue de Neuhoff?

QUELQU'UN D'AUTRE

Tonino Benacquista
Gallimard
Paris, 2002, 276 pages

UN BIEN FOU

Éric Neuhoff
Albin Michel
Paris, 2001, 208 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Peuple du Caire

Miroirs est une galerie de portraits où Naguib Mahfouz évoque ses souvenirs d'adolescent, d'homme et d'observateur au sommet de sa maturité. En quelques traits, il résume des existences diverses, les hauts et les bas des destins de ses camarades de classe, de ses professeurs, de ses collègues de travail ainsi que des femmes qui l'ont séduit, des écrivains, des journalistes, des militants qui sont arrêtés ou qui sortent de prison. Voici une vaste comédie humaine qui se déroule dans un quartier que des hommes traversent sans laisser de traces. Sans juger, le romancier décrit, accumule les détails. Il présente des vaniteux, des corrompus, des avides mais aussi des personnages intègres, droits, rigoureux. L'humanité qui défile n'est pas belle, mais l'ironie du romancier lui fait éviter le piège du cynisme.

À l'instar de Mahfouz, ces hommes et ces femmes traversent le siècle, sont malmenés par les bouleversements politiques même

quand ils s'en tiennent à l'écart. Trois hommes dominent la vie du pays: Saad Zaghloul, qui en 1919 proclama l'indépendance de l'Égypte; son successeur Moustafa al Nahhas, qui, à la tête du parti al Wafd fondé par Zaghloul, fut de 1928 jusqu'à 1952 plusieurs fois premier ministre; puis Nasser, qui en 1952 renversa la monarchie. Une autre date marquante: 1967, quand l'armée égyptienne fut défaite par Israël.

Les personnages qui peuplent ces pages sont des wafdistes qui rêvent de justice et de démocratie et qui constatent l'emprise de la corruption, des militants communistes, des adeptes de la révolution de Nasser qui, tout en mettant fin au règne des partis, n'éliminent pas la corruption.

Sans faire état de ses propres opinions, Mahfouz est un observateur serein et ironique des lâchetés, des compromissions, des violences, des loyautés et de l'héroïsme du quotidien. Il opte pour la justice et l'harmonie sans y croi-

re tout à fait. On lit ce roman comme un appendice à l'immense œuvre de fiction de Mahfouz. A travers des existences individuelles, l'auteur fait le portrait de toute une société.

Au Maghreb

Marocain, Mohamed Berrada a découvert Le Caire comme étudiant dans les années cinquante. Il appartient à un autre univers arabe, celui du Maghreb, et se rend compte que celui du Machreq, tout en étant étranger, est également le sien. Il fréquente des jeunes intellectuels, des militants de gauche, des femmes qui l'initient à l'amour et au plaisir.

Berrada est l'observateur d'une société qui lui donne une deuxième naissance. Cela n'élimine pas entièrement la distance qui l'en sépare, car il s'intéresse à sa propre société, celle d'un Maroc en quête d'avenir, dont l'une des figures marquantes est Mehdi Ben Barka. Le romancier marocain rejoint

son aîné dans son affection pour les petites gens, sa curiosité, et en dépit de ses déceptions, son espoir persiste d'une transformation sociale et politique. Sans se bercer d'illusions, il ne succombe pas au désespoir et à ce qui est tout aussi néfaste, le cynisme.

MIROIRS

Naguib Mahfouz
Traduit de l'arabe
par Najet Belhater avec la
collaboration de Luce Camus
Editions Desclée de Brouwer
Paris, 2001, 315 pagesCOMME UN ÉTÉ
QUI NE REVIENDRA PLUSMohamed Berrada
Traduit de l'arabe
par Richard Jacquemond
Actes Sud/Le Fennec
Arles/Casablanca, 2001
201 pages

NAÏM KATTAN

En mettant en scène la vie de son quartier au Caire, Naguib Mahfouz a su rejoindre un public populaire. De plus, les adaptations de ses romans et de ses nouvelles au cinéma et à la télévision ont rendu son œuvre accessible à des hommes et des femmes qui n'ont pas l'habitude de lire ou qui en sont même incapables. Aux autres, à ceux qui l'ont découvert quand il fut lauréat du prix Nobel en 1988 et qui souvent le lisent en traduction, il fait vivre des personnages complexes, fait le récit de désirs contradictoires, de rêves inassouvis et, à travers les portraits de petites gens du Caire, révèle l'universalité des passions humaines.

Dans *Comme un été qui ne reviendra plus*, l'écrivain marocain Mohamed Berrada qui fait le récit de ses souvenirs du Caire, dresse un portrait de l'univers de Mahfouz: «Univers attachant fait de



païres complémentaires: la violence et la bagarre, la jouissance et la recherche du plaisir; le quartier et le Nil désignent l'un un espace fermé, l'autre le fleuve qui voyage, l'ouverture sur l'extérieur.»

Cahier spécial

SALON DU LIVRE
de Québec

20 avril

Tombée publicitaire
le 17 avril

LE DEVOIR

ESSAIS

«Je veux mourir franciscain» – Pierre Vallières

Pierre Vallières, le felquiste, l'imprécateur marxisant qui a eu des mots d'une incroyable dureté envers ses anciens collègues franciscains dans son *Nègres blancs d'Amérique*, aurait-il été, au fond, tout au long de son existence, un chrétien tourmenté qui plaçait «l'idéal ultime de sa vie» dans «ses aspirations franciscaines»? C'est là la thèse que défend, documents inédits à l'appui, le père Constantin Baillargeon, son ancien professeur de philosophie (1960-1961) au scolastic des Franciscains de Québec, dans un ouvrage inattendu et passionnant à paraître ces jours-ci aux Éditions Médiaspaul.

Vallières n'a jamais fait mystère de son passage chez les franciscains entre 1958 et 1961. Dans son *Nègres blancs d'Amérique* (voir les pages 283 à 296 dans l'édition Typo, 1994), toutefois, il répudiait avec hargne cet épisode de sa vie, au nom de sa nouvelle lucidité de militant. En 1986, il eut beau, au passage, affirmer dans *Les Héritiers de Papineau* (Éditions Québec Amérique, pages 272 et 273) avoir «retrouvé la foi», très rares furent ceux qui, par la suite, accordèrent quelque crédit à cette déclaration. Certains ont même

attribué à un quelconque désordre mental ce renouveau évangélique qui ne le quittera plus.

Pour corriger cette perception tronquée de «l'évolution religieuse et spirituelle de Pierre Vallières», Constantin Baillargeon reprend du début le parcours de celui qui fut «peut-être le plus intelligent» de tous ses élèves. Sa documentation comprend d'abord des travaux scolaires rédigés par le frère Flavien Vallières (le prénom franciscain de Pierre) et des lettres personnelles que le jeune homme lui a fait parvenir entre mars 1962 et mars 1963, c'est-à-dire durant l'année



Louis Cornellier

qui a suivi son départ de l'ordre. Alors à Paris, Vallières tente d'entrer chez les Petits Frères de Jésus de Charles de Foucauld, une parenthèse importante de sa vie qu'il gomme dans son essai autobiographique de 1966. Cette tentative se soldera par un échec, ce qui n'a rien pour surprendre son ex-prof, qui avait déjà constaté que ce «passionné tourmenté» était «allergique aux cadres».

Comment expliquer que Vallières, pendant les 20 années qui suivront, ait renié sa foi? L'affaire reste à éclaircir. Toutefois, sa seconde conversion, survenue en 1984, ne fait pas de doute. Pressé, dès lors, de reprendre contact «avec les fils du Poverello», le militant se rapprochera d'une petite fraternité franciscaine et formulera même, en octobre 1985, un engagement par vœu très explicite. Baillargeon cite ce document inédit: «Devant Dieu et devant la communauté, je m'engage dans l'Église par vœu à prendre la règle, les écrits et les exemples de saint François comme norme, inspiration et base de mon projet de vie, pour les années qu'il me reste à vivre.» Selon l'ancien professeur, vilipendé à titre de catholique bourgeois dans *Nègres blancs d'Amérique*, la conclusion s'impose: «En d'autres termes, il a rompu sans ambiguïté avec le marxisme.»

Vallières, toutefois, et c'est là la beauté de la chose, ne cessera pas pour autant de lutter contre l'injustice (son engagement entier, dans les années 80, auprès des malades mentaux, par exemple, et, plus tard, en faveur des Bosniaques, le prouve avec éclat), mais, à partir de ce moment, «tout se passe comme si l'imprécateur de 1966-67 s'était métamorphosé en un bon Sa-

maritain», en un homme mûr, écrit Baillargeon, qui, inspiré par le Christ, consacre encore son temps «à laver les pieds des dévalorisés de la vie». L'homme, c'est clair, n'a rien perdu de sa fougue et de sa combativité de justicier social, mais c'est au nom, désormais, de son «adhésion renouvelée au Christ et à saint François d'Assise» que ce «redresseur de torts viscéralement mystique» mène la lutte. La vérité existentielle de Vallières, selon son ancien prof de philosophie, ne serait pas ailleurs: «C'est cette transformation sensationnelle qui est l'élément capital de sa vie, celui qui a fait de son existence une aventure spirituelle originale. Elle nous révèle que sa passion inextinguible de la justice et sa farouche combativité sociale restaient subrepticement assez imprégnées d'esprit évangélique pour se détacher, à un moment donné, de la haine et de la violence et pour passer, le Seigneur aidant, de la guerre sainte à un don de soi inspiré par la compassion et l'amour.»

Quelque temps avant sa mort, le franciscain Claude Lacroix, son ami, alla le visiter à l'hôpital. Privé de l'usage de la parole, Vallières lui écrivit, avec une pince à étiqueter, ce message: «Je veux mourir franciscain.» Était-il alors, comme d'aucuns l'ont prétendu, mentalement perturbé? Baillargeon, sur la base de témoignages «des amis les plus intimes de Pierre», rejette ce verdict et opte plutôt pour l'hypothèse de la cohérence de fond du parcours de celui qui lui écrivait, en 1962: «Ma seule vocation: être chrétien.»

Portrait sensible et informé de Pierre Vallières en militant chrétien d'inspiration franciscaine, le petit livre du père Constantin Baillargeon, un octogénaire à l'esprit vif que j'ai eu la chance de rencontrer, s'impose comme une œuvre essentielle et, dirais-je, polémique presque malgré elle, sur une figure majeure du Québec intellectuel moderne. Contre certains esprits bornés qui se plaisent à entretenir le mensonge selon lequel il y aurait une contradiction entre le militantisme de gauche et le catholicisme, il redit aussi avec force que la foi chrétienne lucide induit au combat en faveur de la justice sociale et de la dignité humaine.

Rageur, le jeune Vallières résumait ainsi son errance chrétienne: «La foi au corps mystique, comme la sincérité et l'honnêteté de certains moralistes, n'ont jamais rien changé et ne changeront jamais rien aux conditions d'existence insoutenables de la majorité des

hommes de la planète» (*Nègres blancs d'Amérique*, page 293). Aujourd'hui, Constantin Baillargeon résume ainsi l'errance marxiste de son ancien élève: «Le marxisme constitue ici un échantillon dramatique de ce que Chesterton appelait «une idée chrétienne devenue folle». Historiquement et fondamentalement, c'est à l'Ancien et au Nouveau Testament que le monde occidental doit d'avoir découvert et essayé de faire siennes les exigences de la justice et de la charité. En coulant dans le béton du matérialisme dialectique ces notions bibliques, le marxisme les a déshumanisées. [...] Le jour où Pierre Vallières a vu clair là-dessus, il est revenu aux idées chrétiennes fraîches et naïves qu'il avait exprimées [en] 1961.»

Le dernier Vallières aurait probablement acquiescé à cette conclusion mais n'aurait pas manqué d'y ajouter, ce que Baillargeon ne fait pas vraiment, que «l'oubli de soi et l'amour fraternel», pour être vraiment libérateurs, voire révolutionnaires, ne peuvent se contenter de la compassion et doivent s'investir dans le combat politique.

louiscornellier@parroinfo.net

PIERRE VALLIÈRES VU PAR SON PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Constantin Baillargeon
Éditions Médiaspaul
Montréal, 2002, 128 pages
(en librairie le 10 avril)

Rectificatif

La première phrase de ma chronique de la semaine dernière contenait un contresens, apparu au montage. Elle aurait dû se lire comme suit: «Imaginez: si la philosophie ne faisait pas partie des cours obligatoires de formation générale au cégep, le médecin qui vous soigne, le professeur qui enseigne à vos enfants, l'avocat qui vous accuse ou vous défend, l'infirmière et tous les autres professionnels qui croisent votre route ne sauraient peut-être même pas que cela existe, des gens qui consacrent leur existence à penser l'essentiel, à réfléchir à ce qui ne s'en va pas, quand la ruine de l'accessoire s'est éteinte.»

L. C.

ESSAI

La fascisation de la perception

ANDRÉ LAVOIE

Paul Warren ressemble à un entomologiste qui aurait une sainte horreur des insectes. Le professeur de l'Université Laval scrute, dissèque et analyse avec une précision maniaque la mécanique trop bien huilée du cinéma américain pour en révéler le pouvoir manipulateur et les racines démagogiques. Il le fait avec une rigueur exemplaire, et pourtant, toute sa démarche consiste à nous alerter au sujet de cette cinématographie qui simplifie le monde à outrance tout en renforçant la suprématie des valeurs américaines sur tous les écrans.

Dans son essai récemment réédité, revu et augmenté, *Le Secret du star system américain*, Warren tend à prouver que notre fascination servile pour les films américains ne repose pas sur la puissance d'attraction des stars, les stratégies de mise en marché ou l'idéal de bonheur, de gloire et de richesse qui habite les personnages. Pour l'auteur, un film est composé de trois regards: celui du réalisateur, celui des prota-

gonistes et celui du spectateur. «Or ce qui m'intéresse, c'est le regard de réaction des protagonistes de l'écran. C'est ce regard-là, à mon avis, ce "reaction shot", qui détermine les deux autres regards et déclenche le processus fictionnel.» Les réalisateurs capables de maîtriser cette technique réussissent ainsi à capter l'attention du spectateur, mieux, à le forcer à adhérer à l'idéologie mise en avant par les studios. Pour reprendre des termes un peu trop à la mode, ils parviennent à «gérer» avec «efficacité» les réactions du public.

Cette manipulation est loin d'être innocente puisque «son invisibilité est la stratégie que prend le mythe pour se faufiler dans le filmique» et rejoindre ainsi le spectateur consentant. L'essayiste en retrace les racines dans les œuvres de Sergueï Eisenstein (l'impact du *Cuirassé Potemkine* sur les cinéastes d'Hollywood fut aussi profond qu'humiliant) et celles de Leni Riefenstahl, tout particulièrement son célèbre *Triomphe de la volonté*. Dans un chapitre fort

éclairant et passionnant, Warren explique le passage entre l'expressionnisme allemand et le film de propagande lié à la montée du national-socialisme tout en analysant ce «documentaire», exemple parfait jusqu'à l'obsession d'une construction mythique d'une figure autoritaire, Adolf Hitler, se voulant protecteur et rassurant pour le peuple inquiet, épuisé par la crise économique. Riefenstahl mettait en place, sans trop le savoir (?), «la fascisation de la perception». Peu se réclament d'elle, mais ses disciples sont pourtant fort nombreux, selon Warren.

Recettes rhétoriques et filmiques appliquées au cinéma hollywoodien, le tout semble faire merveille depuis de nombreuses décennies, et c'est ce qui constitue le discours central de Warren, puisant dans un corpus immense, à toutes les époques, des exemples d'un intérêt relatif. Il s'attarde longuement sur *San Francisco* de W. S. Van Dyke, mettant en vedette Clark Gable, ainsi que sur certains films de Frank Capra, mais



son entreprise analytique s'avère particulièrement fouillée, et souvent laborieuse, sur la série des *Rocky*, pour en révéler toute la démagogie sous-jacente, étalée sur quatre films (Warren évacue le cinquième, «un ramassis de clichés», mais les autres ne sont guère plus édifiants...). S'il veut vaincre ses adversaires, Rocky Balboa devient le symbole d'une Amérique qui ne doit pas céder à

l'embourgeoisement, trop européen, donc décadent, mais, heureusement, ses entraîneurs et Adrienne, l'épouse fidèle, veillent au grain.

L'essayiste devient plus convaincant lorsque moins pointilleux dans ses brillantes dissections, portant un regard critique sur la méthode de Lee Strasberg à travers le jeu, et le corps, de Marlon Brando, ou refaisant le parcours névrotique de Travis (Robert De Niro) dans *Taxi Driver* de Martin Scorsese. Ce sont dans ces chapitres que les contradictions de Warren deviennent aussi les plus apparentes: il fait preuve d'une connaissance profonde, riche, d'un cinéma dont il ne cesse de démoniser le discours tout en travaillant très fort pour en démonter l'armature.

Cette réédition (l'ouvrage a été publié une première fois en 1989) n'effleure que quelques films récents. C'est ainsi que Warren mentionne à peine *Gladiator* de Ridley Scott et, surtout, ne pousse pas très loin ses considérations sur *Titanic* de James Cameron, seulement à la fin d'un chapitre

sur la fiction hantée par le documentaire. La dernière partie de son livre est aussi quelque peu décevante, fourre-tout où se côtoient Steven Spielberg, Jean-Luc Godard et Theo Angelopoulos. Alors qu'il était d'une rigueur exemplaire pour les films de Sylvester Stallone, il expédie *Jurassic Park* en quelques pages et explique, avec sensibilité mais trop rapidement, pourquoi le cinéma de Godard (toujours selon sa théorie du *reaction shot*), même peuplé de stars, ne provoque qu'embarras et ennui chez bon nombre de spectateurs. Il le fait avec tant d'intelligence qu'on se prend à rêver de lire de sa plume un ouvrage sur ce réalisateur à l'opposé de tout ce qu'il dénonce dans *Le Secret du star system américain*.

LE SECRET DU STAR SYSTEM AMÉRICAIN

LE DRESSAGE DE L'ŒIL
Paul Warren
L'Hexagone
Montréal, 2002, 221 pages

Olivieri
librairie • bistro

UN
BISTRO

DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Steven Gorelick
les
gros
raflent la mise

À qui profitent les fonds publics à l'heure de la mondialisation



213 pages • 18,00\$
ISBN 2-921561-64-6
DIFFUSION: DIMÉDIA

La phénoménale croissance des entreprises transnationales dans une économie de plus en plus mondialisée n'est pas le fruit d'un processus inévitable, mais d'un phénomène social, historique, qui résulte notamment de choix politiques faits au nom de la population par les gouvernements. Cette course à l'expansion infinie est généreusement financée par l'État: les élites sont convaincues que tout ce qui est gros et grand s'avère bon marché, efficace, meilleur et profitable pour tous. Et si ce n'était pas le cas?

L'auteur expose ici à qui et à quoi profitent les fonds publics. Sans une kyrielle de subventions directes et indirectes dans les domaines de l'énergie, des transports, des communications et de l'éducation, les transnationales ne seraient pas devenues ce qu'elles sont. L'argent des contribuables est utilisé pour créer une structure économique servant à assouvir l'appétit toujours grandissant de ces entreprises.

écosociété
À CONTRE-COURANT

C.A. 3202, corridor Saint-André, Montréal (Québec) H2L 4V5
Téléphone: (514) 521-0913, télécopieur: (514) 521-1203
Courriel: ecosociete@com.quebec.qc.ca
www.ecosociete.org

Théories et pratiques
dans l'enseignement
NOUVEAUTÉS!

CHANGEMENT
CONCEPTUEL
ET APPRENTISSAGE
DES SCIENCES
Recherches et pratiques

Changement
conceptuel et
apprentissage
des sciences
24,95 \$

L'intégration
des minorités visibles
et ethnoculturelles
dans la profession enseignante

L'intégration des
minorités visibles
et ethnoculturelles
dans la profession
enseignante
24,95 \$

Partenariat
des enseignants
et des familles

Une évaluation d'aujourd'hui
pour demain
24,95 \$
Partenariat
Chercheurs, praticiens, familles
39,95 \$

7, chemin Bates
Outremont (QC) H2V 1A6
Pour information:
(514) 270-0208

Les Éditions
LOGIQUES
QUEBECOR MEDIA

LIVRES

DANS LA POCHE

Avalanche italienne

JOHANNE JARRY

Chaque année, le Salon du livre de Paris stimule la curiosité du lectorat français pour une littérature étrangère. En mars dernier, on y honorait l'Italie. Plusieurs traductions d'œuvres italiennes ont été publiées pour l'occasion et l'édition de poche a suivi le mouvement, naturellement. Voici donc, pour faire écho à l'événement, quelques titres retenus parmi plusieurs. Commençons par le plaisir, car c'est presque toujours ce qu'on éprouve quand on lit un polar d'Andrea Camilleri. Dans *Le Voleur de goûter* (Pocket), l'inspecteur Montalbano retrouve un petit garçon que l'énigmatique Livia, l'amoureuse de M., voudrait bien garder. Cela se passe encore une fois en Sicile, région qu'on associe à la corruption; c'est d'ailleurs ce qui a rendu l'enfant orphelin. L'histoire est pleine de méandres; cependant, par moments, ce n'est plus l'intrigue qui importe mais bien ce que Montalbano va manger! Ce personnage contradictoire porte l'âme à gauche (il refuse d'être promu), mais c'est aussi un amoureux conventionnel qui aime bien se leurrer sur son compte... Bref, ce livre sera le compagnon idéal pour un après-midi de printemps (patience: il sera disponible en librairie d'ici quelques jours).

On a dit grand bien dans la presse française de *La Mer détraquée* (Suites Métaillé), premier roman de Maurizio Braucci, un auteur napolitain qui raconte ici les destins croisés de quelques personnages dont le dénominateur commun est la drogue. Est-ce là le nouveau paysage napolitain? On a plutôt l'impression que ce pourrait être n'importe quel coin de la planète gouverné par la drogue et les mille combines qu'on doit mettre au point pour en vendre ou s'en procurer. C'est peut-être cette perte identitaire que l'auteur veut illustrer, mais celle-ci se traduit par un récit quasi clinique qu'on a l'impression d'avoir déjà lu quelque part.

L'aventure selon Calvino

De Primo Levi, on peut lire deux très courts récits inédits, réunis dans *Poeti* (Liana Levi Piccolo), qui donnent au lecteur l'impression de les rêver. Le premier se déroule dans le bureau d'un psychanalyste, le deuxième, dans un compartiment de train. Les jeunes héros semblent persuadés qu'ils seront écrivains. Comment en être certain? Primo Levi, lui, discutant avec Calvino, disait volontiers: «*Mais le fait est que je ne suis pas un écrivain...*» Italo Calvino — qui, nous apprend-on, était son premier lecteur — est un écrivain qu'on ne peut (ni ne veut) éviter lorsqu'on parle de littérature italienne. François Ricard rend fort bien compte de son esthétique dans un chapitre de *La Littérature contre elle-même* (Boréal compact). Dans cet essai attentif à l'œuvre de Milan Kundera et de quelques autres écrivains (Jack Kerouac, Philip Roth, Gilles Archambault), François Ricard qualifie l'écriture d'Italo Calvino de «*surprise continue*» tant il est vrai qu'aucun de ses récits ne se ressemble.

On peut le vérifier en lisant *Aventures* (Points), *Marcovaldo* (10/18) et *Le Sentier des nids d'araignée* (10/18). Du premier, Calvino dit: «*Si l'on trouve dans la plupart de ces Aventures des histoires qui racontent comment un couple ne se rencontre pas, c'est que, semble-t-il, pour l'auteur, résident dans cette absence de rencontre non seulement une raison de désespérer mais surtout un élément fondamental — sinon l'essence même — du rapport amoureux.*» Mais Calvino ne limite pas la notion de couple à celui que forment l'homme et la femme, et c'est ainsi qu'une cigarette aura raison de la liberté d'un bandit. L'esprit d'aventure est aussi présent dans *Marcovaldo*, héros rêveur du roman. Par exemple, pensant qu'il peut court-circuiter les chasseurs, Marcovaldo répand de la colle sur le toit de son immeuble pour capturer (dans le but de les faire rôtir) les



bécasses d'automne. Enfin, à titre indicatif, le premier roman de l'auteur du *Sentier des nids d'araignée* raconte l'histoire de partisans italiens qui résistent aux Allemands entre 1943 et 1945.

Ailleurs

«*Si nos mères n'étaient pas décevantes, nous ne recevions rien de ce que, par surprise, offre la vie.*» Il suffit parfois d'une phrase, et nous voilà lancés dans la lecture d'un livre. *Fenêtres* (Folio), de J.-P. Pontalis, psychanalyste et écrivain, porte bien son titre; chaque chapitre présente une ouverture sur un mot ou un thème à penser ou repenser. On y voit aussi comment le travail de l'analyse est près de l'écriture par le mouvement qui, chez l'un comme chez l'autre, est constant.

Qu'est-ce que vous voulez voir? («*Petite Bibliothèque*», Editions de l'Olivier) C'est la question que pose le dernier recueil de Raymond Carver, où sont rassemblées cinq nouvelles trouvées après sa mort. Ce qu'on aimait lire chez Carver y est, lui qui a su saisir le moment où ça rompt, où ça ne sera plus jamais comme avant.



Le feu accompagne ces ruptures, grave dans la mémoire l'histoire d'une femme et de ses deux enfants. Il y a aussi des moments de grâce, comme ces chevaux perdus dans la nuit, et dont la vision pourrait donner à un couple un bon souvenir de sa séparation. Dans la postface, la compagnie de Carver écrit que ce sera «*bel et bien la dernière fois que nous entendrons cette voix extraordinaire, cristalline, intègre.*» C'est oublier qu'on peut le relire.

Raymond Carver estimait John Cheever. Il a d'ailleurs écrit une nouvelle en réponse à l'une des siennes. L'univers des deux écrivains présente plusieurs similitudes: alcool, difficultés amoureuses, solitude. Toutefois, chez Cheever, l'ironie et le cynisme sont plus perceptibles, l'effet de réalité moins confondant. Son recueil *Insomnies* (Livre de poche) rassemble des nouvelles publiées entre 1946 et 1978, dont plusieurs mettent en scène des hommes dans le pétrin, mariés à des femmes pas très rassurantes, ce qui donne lieu à des situations qui sont à la fois risibles et inquiétantes.



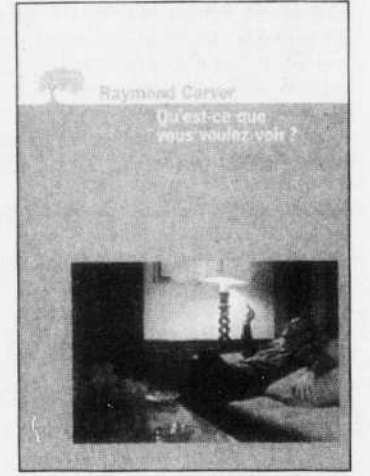
Pourquoi parle-t-on tant des polars de Fred Vargas? Après avoir lu *Debout les morts* (J'ai lu), premier d'un trio de romans régnés en coffret, on peut parler de style, un mot que rejette l'auteure parce qu'elle l'associe d'abord à l'application d'une formule (gagnante, bien entendu). Fred Vargas, archéologue spécialiste du Moyen Âge, crée des personnages qu'on ne s'attend pas à trouver dans un polar. Ici, un médiéviste, un préhistorien et un historien de la Grande Guerre passent leur journée dans leurs livres et assurent leur survie avec de petits boulots. L'un d'eux héberge son oncle, un ancien flic pas très réglo (ça, c'est un peu moins surprenant) qui les aidera à élucider la disparition de leur voisine la cantatrice. Le savoir universitaire fait peut-être mal vivre son homme, mais il peut fort bien éclairer les lanternes des policiers. Réjouissant.

Terminons avec *La Découverte du ciel* (Folio), du Néerlandais Harry Mulisch, même si la lecture des 1140 pages est loin d'être achevée... Il semblerait que toutes les ficelles de cette histoire soient

tirées par un ange qui raconte à un autre ange ce qui se passe sur Terre depuis que Max Delius, astronome fils d'une mère juive et d'un père allemand, et Onno Quist, spécialiste de la langue étrusque et fils d'un illustre magistrat, se sont rencontrés. Depuis, ils sont inséparables comme peuvent l'être certains couples de jumeaux. Comme ces hommes sont curieux et généreux de leur savoir, leurs échanges donnent envie de poursuivre la lecture. Histoire à suivre, donc.

En vrac

Une malle pleine de gens (10/18), d'Antonio Tabucchi, intéressera d'abord ceux et celles qui veulent approfondir leur lecture de l'œuvre du Portugais Fernando Pessoa et de ses nombreux hétéronymes. Plusieurs livres de Tabucchi parlent de celle de Pessoa. C'est cette notion d'inter-textualité que présente Sophie Rabau dans *L'Intertextualité* (Corpus GF Flammarion). Parmi les auteurs étudiés, Maurice Blanchot, James Joyce et Marcel Proust. Enfin, dans *Seuils* (Points essais), de Gérard Genette, il est question de tout ce qui entoure le texte (nom de l'auteur, titre, dédicace, etc.), des éléments extérieurs qui, mine de rien, interviennent dans notre lecture.



DESIGN

Des cyberobjets

Cet essai destiné aux étudiants compare la nature des objets artisanaux, mécaniques et numériques, et discute de l'influence de l'ordinateur sur les objets de design

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

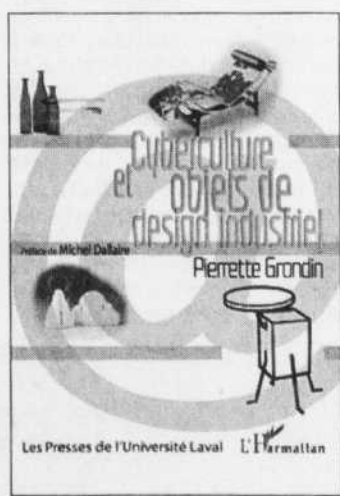
On ne peut l'éviter: la cyberculture a littéralement envahi l'univers professionnel et personnel des individus, et cela, à une vitesse fulgurante. Même si la culture virtuelle pose plusieurs questions éthiques, force est de constater qu'elle est là pour rester. Mais à quel saint se vouer quand Internet regorge de milliers de sites consacrés à tous les sujets possibles, les uns créés par des bonzes dans leur domaine, les autres réalisés par des fans avertis, la plupart par le premier venu qui n'y connaît que dalle, et tout sans aucune instance de validation éditoriale? Pour ne rien dire des sites commerciaux...

Il n'y a pas que du mauvais dans ce nouvel univers. C'est en quelque sorte la thèse de Pierrette Grondin, designer industriel mais aussi théoricienne et enseignante au niveau collégial, qui avance que de tels changements technologiques rapprochent indéniablement l'objet de design industriel du consommateur, entraînant par ricochet d'importants changements esthétiques, techniques et paradigmatiques. Nouveau regard sur l'objet-design, donc, avec force vocabulaire interdisciplinaire à l'appui, sans tomber dans les propos abscons — cette introduction

au monde de la cyberculture du design se veut d'abord un ouvrage consacré aux étudiants. Ce petit essai illustré, en noir et blanc pour l'essentiel, compare la nature des objets artisanaux, mécaniques et numériques et discute de l'influence de l'ordinateur sur les objets de design.

«*L'époque où j'ai entamé ma carrière en enseignement, explique l'auteur, l'intégration des technologies informatiques et de l'Internet dans les cours commençait à prendre de l'ampleur. Je n'avais pas été à proprement parler formée à ces technologies, que j'avais néanmoins expérimentées dans ma pratique de designer. Je me suis alors questionnée sur la problématique suscitée par ce nouvel instrument, souvent décrié, parfois glorifié. Et c'est lors d'un retour aux études, dans le cadre de la maîtrise en études des arts à l'UQAM, que j'ai décidé de tenter de répondre à ces questions relatives aux rapports entre l'objet design, la cyberculture et le consommateur. En cours de route, j'ai décidé de transformer cette recherche en outil dont la réflexion serait transférable au niveau de l'enseignement du design.*»

Et Mme Grondin précise: «*J'ai cherché à établir des rapprochements entre les productions artisanales et industrielles et à voir comment les façons et les outils du faire influencent la dynamique objet-*



consommateur. Je crois que les nouvelles technologies procurent au concepteur une grande autonomie et que celle-ci influe sur son rapport au consommateur. Cet essai traduit ces préoccupations en proposant une synthèse et en posant un regard lucide sur la pratique actuelle. À partir de ces pistes, l'étudiant et le praticien pourront entamer une réflexion sur l'apport de ces outils à leur travail et leurs applications possibles en comprenant mieux leur impact.»

Si le propos est on ne peut plus indiqué, le ton, lui, est un peu trop scolaire (l'essai a d'abord été un mémoire de maîtrise, mais le fait

justifie-t-il l'usage de la première personne du singulier tout au long du texte?) et aurait gagné à être plus objectif. L'auteur y compare judicieusement, par le truchement d'une série de tableaux et de textes concis et précis, les objets artisanaux, mécaniques et numériques, tant du point de vue esthétique qu'en ce qui a trait au processus de production, voire au domaine de la sémantique, prenant à témoin qui Krippendorff (*Système d'écologie des objets*), qui Baudrillard (*Système des objets*), choix théoriques on ne peut plus appropriés dans le contexte. Les préoccupations esthétiques modernes et postmodernes y sont judicieusement mises en opposition. L'étude jette des bases sérieuses, cependant accessibles, à une étude transdisciplinaire de l'objet-design dans une perspective relevant à la fois de la sémiologie, de la sémantique, de la sociologie et de l'histoire.

CYBERCULTURE ET OBJETS DE DESIGN INDUSTRIEL

Pierrette Grondin
Avec une préface de Michel Dallaire
Presses de l'Université Laval - L'Harmattan
Québec, 2001, 145 pages

ESSAI

Baroque pluriel

DAVID CANTIN

Quel sens donner au baroque aujourd'hui? Cette expression se situe habituellement du côté de l'excès, de l'irrégularité et du mélange des genres. Le cinéma de Peter Greenaway en est une illustration contemporaine assez concrète. Dans *Résurgences baroques*, Walter Moser et Nicolas Goyer invitent certains chercheurs et créateurs à venir se prononcer sur le baroque en tant que processus culturel. Pour mieux saisir de tels enjeux, on examine certaines manifestations dans le domaine des arts visuels jusqu'à venir se prononcer sur le baroque littéraire et les arts de la scène au cours du siècle dernier. Un trajet qui précise ce que le baroque veut réellement dire aujourd'hui.

Dès l'introduction, Walter Moser et Nicolas Goyer se risquent à une définition partielle du phénomène baroque. Ils parlent ainsi d'un «*réseau de relations multiples*» pour plus loin affirmer qu'une «*réévaluation esthétique s'est opérée, une inversion idéologique s'est articulée concernant le baroque, sans qu'il sorte pour autant des ambivalences qui y restent attachées encore aujourd'hui.*» En début de volume, des tentatives de réflexions s'agencent autour de la complexité même du concept. Un texte comme celui de Christine Buci-Glucksmann vise à préciser le terme, en l'arrachant à toute sa tradition saturnienne. Elle distingue ainsi une nouvelle filiation qui part de Leibniz et se rend jusqu'à Deleuze. Mieke Bal s'attache plutôt à une «*pensée visuelle*» qui arriverait à réunir le passé comme le présent de l'art baroque. Une sorte d'histoire pervertie qui rapproche les tableaux du Caravage des œuvres du

sculpteur belge contemporain Ann-Véronica Janssens ou de la Norvégienne Jeannette Christensen.

A son tour, l'écrivain québécois d'origine haïtienne Joël Des Rosiers réinterprète la poésie de Saint-John Perse à la lumière de sa profusion comme de sa luxuriance. «*La langue du poète comme forme d'énergie poétique devient capable de marquer, c'est-à-dire d'osciller sans cesse entre le refus et l'appropriation des normes culturelles européennes.* L'œuvre de Perse est exemplaire du baroque caribbe, de son ambiguïté créatrice.» D'un même souffle, Nuno Judice cherche un écho au baroque littéraire dans la poésie portugaise contemporaine. Lui-même poète, il arrive à cette affirmation très juste: «*Le poète construit ainsi le poème dans cette démarche anti-Dürer, refusant la mélancolie qui oblige l'homme à la passivité élogique, à l'immobilité dans la contemplation de l'énigme indéchiffrable de l'Ange.*»

La variété des sujets étonne également: on passe de l'étude de Mario Periniola à propos du «*grand style*» de Guy Debord jusqu'à la filmographie baroque avec Timothy Murray. Ses trajectoires restent assez ouvertes pour interroger le sens profond du baroque. Par son eclectisme, *Résurgences baroques* se distingue à titre de référence afin de comprendre tout le potentiel de cet état d'esprit.

RÉSURGENCES BAROQUES

LES TRAJECTOIRES

D'UN PROCESSUS TRANSCULTUREL
Sous la direction de Walter Moser et Nicolas Goyer
La Lettre volée, collection «Essais»
Bruxelles, 2001, 282 pages

EXPOSITION DE GROUPE NOUVELLES PROPOSITIONS

Jusqu'au 26 avril

GALERIE SIMON BLAIS

431, rue Clark, Montréal H2T 2T1 514 484 1165. Ouvert du mardi au vendredi 9 h 30 à 17 h 30 et le samedi, 10 h à 17 h.

STOREY

Conférence de Alan Storey

EXPRESSION, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et le Centre d'exposition CIRCA vous invitent à une conférence de Alan Storey, un artiste de Vancouver qui marque le paysage de la sculpture contemporaine au Canada.

La conférence, en anglais, se tiendra dans les locaux de CIRCA 372 Ste-Catherine O., #444, Montréal

le vendredi 12 avril 2002 à 19 h

Pour information ■ 450.773.4209 ou 514.393.8248

10 ANS

10 ANS COMMISSAIRES EXPOSITIONS TABLES RONDES SOIRÉE VIDEO

Troisième table ronde — Prospective : le risque
Mardi 9 avril 2002 — 19h

Yves Gingras, sociologie et histoire des sciences — Nathalie Grimard, pratique artistique — David Tomas, pratique artistique et anthropologie — Animateur : Jean-Émile Verdier, histoire et théorie de l'art

Cinquième exposition — Des yeux pour l'œil
30 mars — 27 avril 2002

Michel Gonville — invite — Michelle Boudreau — Luc Bourbonnais — Mario Côté — Claude Ferland
Rencontre avec les artistes et le commissaire — Mercredi 17 avril — 19h30

Galerie B312

372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403 — Montréal
(514) 874-9423 — b-312@galeneb-312.qc.ca
www.galeneb-312.qc.ca
Ouvert — mardi au samedi — 12 h à 18 h



Lano-Burnett, *Jeune québécoise*, 807, sur toile, 102x78 cm, 1990



Sylvie Monolon, *441 Corinthe*, huile sur toile, 76x61 cm, 2001

GALERIE BERNARD

90 av. Laurier Ouest
Montréal (Québec) H2T 2N4
Téléphone: (514) 277-0770

Exposition

Figuration III
«LA FORME ET LE SENS»
du 6 au 27 avril 2002

LANARO - BURNETT
SYLVIE MONOLON

Horaires de la galerie :
du mardi au vendredi de 11 h à 17 h,
samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

LE DEVOIR

DE VISU

PHOTOGRAPHIE

Fulgurante lenteur

MODE RALENTI

Espace Vox
350, Saint-Paul Est, Montréal
Jusqu'au 26 maiBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Autant le premier volet de l'exposition, présenté au Marché Bonsecours du 13 décembre au 3 mars, péchait par son caractère littéraire, autant le volet inauguré il y a deux semaines au même endroit soulève des questions aux dimensions autrement plus intéressantes. Du *Mode accéléré*, on passe au *Mode ralenti*, et moult interrogations surgissent: sur le travail, celui de tout un chacun mais aussi celui des artistes, sur l'attente, sur la médiatisation et la non-événementialité, tout comme sur la parole chancelante. Le point de fuite de cette exposition est l'inactivité, en quelque sorte, active.

Avec Rodney Graham et Jana Sterbak, des artistes aguerris, et des artistes plus jeunes comme Emmanuelle Léonard et l'Autrichien Klaus Scherübel, en plus d'un «essai visuel» du théoricien de la photographie montréalaise, Vincent Lavoie, l'exposition a beaucoup à offrir, d'autant que les renvois se multiplient entre les œuvres.

Si le second volet, contrairement au premier, oscille moins entre le terriblement vite et la décelération, les dimensions qu'il offre sont tout de même plus imposantes. Dans *Mode accéléré*, les entrelacs d'échangeurs d'autoroute servaient tout bonnement à étoffer un discours sur la vitesse. Aussi, un essai photographique hautement présomptueux de l'artiste d'origine suisse Thomas Kneubühler montrait des gens absorbés dans une activité en apparence intense, mais dont l'objet était, disons, «stratégiquement» situé hors champ de l'image, bien qu'une telle stratégie, précisément, soit on ne peut plus éculée.

Or, ces gens étaient présentés comme des travailleurs de l'ordinateur et leur regard, comme le regard spécifique à ceux qui scrutent l'écran cathodique, caractérisé par le vide, l'absence, mais aussi une paradoxale intensité, et ignorant de surcroît le spectateur, ce qui était présenté à tort et à travers par la commissaire comme un «irritant». Alors que leur activité aurait pu être de tout ordre, le caractère professionnel du regard porté devait ressortir, ce qui est hautement hypothétique.

Il importe de rappeler ces ratés

en raison de l'importance que prend la double question du regard et des activités professionnelles dans le second volet de l'exposition. Deux des projets retenus par la commissaire Marie-Josée Jean traitent directement de cette question, selon des modes esthétiques divergentes mais des paramètres similaires.

Pour un, Klaus Scherübel propose une série intitulée *Sans titre (L'artiste au travail)*. Dans cette suite d'images, l'artiste est constamment représenté comme faisant peu de choses et cette relative inaction est par le titre associée au travail artistique — que les préjugés (et le manque d'information) taxent trop souvent encore d'indolence et de mollesse. Précisément, Scherübel s'approprie l'une des activités cruciales du processus de création, celle de regarder. L'artiste est lui aussi absorbé dans une activité professionnelle, la sienne, dont l'objet est autrement plus net que dans le projet de Kneubühler (du premier volet de l'exposition). Plutôt de porter sur une conduite mal ciblée — regarder un ordinateur ou regarder un paysage, par exemple, et le type de regard que cette activité entraînerait —, il traite d'un statut social singulier, celui de l'artiste.

Mieux encore, Scherübel, en posant ce regard sur la profession d'artiste, délègue son propre regard. De fait, il est clairement spécifié sur les cartels d'exposition — comme il est précisé, à juste titre, que ces cartels sont partie intégrante de l'œuvre —, que les prises de vues ne sont pas de l'artiste, mais d'un assistant. Ce faisant, Scherübel soustrait sa série de photographies au genre de l'autoportrait d'artiste au travail pour le faire passer du côté de la photographie documentaire. L'opération, minutieuse, est cependant déterminante.

Les Travailleurs de Léonard

La pléiade d'images présentée par Emmanuelle Léonard traite également du regard délégué. Aucune des images de Léonard dans cette série des *Travailleurs* (projet initié dans le cadre du dernier Mois de la photo) n'est d'elle. Les images sont celles de lieux de travail, entièrement désertés par leurs occupants. À une cinquantaine de travailleurs de métiers et de professions variés, la photographe a demandé de cesser leur activité pour, ainsi dire, leur faire épouser la sienne. Encore une fois, l'artiste soustrait son regard et donne aux travailleurs le soin d'épouser le point de vue qu'ils désirent sur leur lieu de travail.

Avec ce projet, Léonard re-

joint les esthétiques en vogue dans la photographie contemporaine depuis environ cinq ans, esthétiques qualifiées de pauvres dans la mesure où certains photographes renoncent au regard savant ou particulièrement pénétrant (unique) qu'on leur prête. Sans les informations qui précisent les paramètres de son projet (inscrites sur le cartel), on pourrait arriver à la conclusion que Léonard est une photographe pour le moins ordinaire. La lecture que donne la commissaire de l'exposition ajoute une dimension à cette série, alors qu'elle soutient que «cette stratégie documentaire a permis à Emmanuelle Léonard d'insérer un peu de lenteur dans le quotidien de ces travailleurs en les incitant à détourner le temps du travail au profit d'un regard attentif sur leur environnement». Si rien ne prouve que du temps de travail ait été détourné pour faire les images (au contraire, puisque ces environnements de travail sont vides, les heures de travail sont probablement complétées), cette manière nouvelle de s'accaparer un lieu de travail autrement que ce à quoi il est prévu n'est pas à négliger.

Les autres œuvres de l'exposition ne sont pas moins intéressantes. Connue, la *Déclaration* de Jana Sterbak, une vidéo où un bégue lit la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, porte sur les dérèglements du langage, autre version de l'efficacité discutable dont le thème ironique est disséminé dans l'exposition. L'«essai visuel» de Vincent Lavoie, porte sur «la désolante absence d'accident et de surprise» qui déferle dans Internet avec les *Web cams*. Mimant une salle d'attente meublée de téléviseurs, l'installation redouble les images mais en renforce le caractère anecdotique.



OLIVIER OTTENSCHLAGER

Klaus Scherübel, *Sans titre (L'artiste au travail)*, détail, 2002, épreuve couleur, encadrement (100 x 133 x 4 cm), légende sur cartel. Prise de vue: Olivier Ottenschläger.

L'absence d'informations quant à la nature des séquences sur les moniteurs (en direct du *Web*? après un montage maison? selon une fiction totale?) vient toutefois brouiller les cartes. Aussi, *Halcion Sleep*, une bande vidéo de Rodney Graham datée de 1994, revient

une fois de plus sur la question du travail de l'artiste (ici à la jonction de la vidéo et de la performance... ou devrait-on dire de la non-performance) et du sommeil artificiel. À l'inconscience prolongée de l'artiste sur la banquette arrière d'une voiture circulant entre

deux points (la durée de la bande) se conjugue la position d'attente du spectateur, devant cette image où, finalement, presque rien ne se produit, comme pour les *Web cams*, d'ailleurs. Et le tissu de renvois tramé par l'exposition de se poursuivre...

1407, Saint-Alexandre
Montréal
Tél.: 514-866-6272Richard
Deschênes

jusqu'au 6 avril

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

Lisa
TOGNON
Nychémère
Commissaire - Isabelle Riendeau

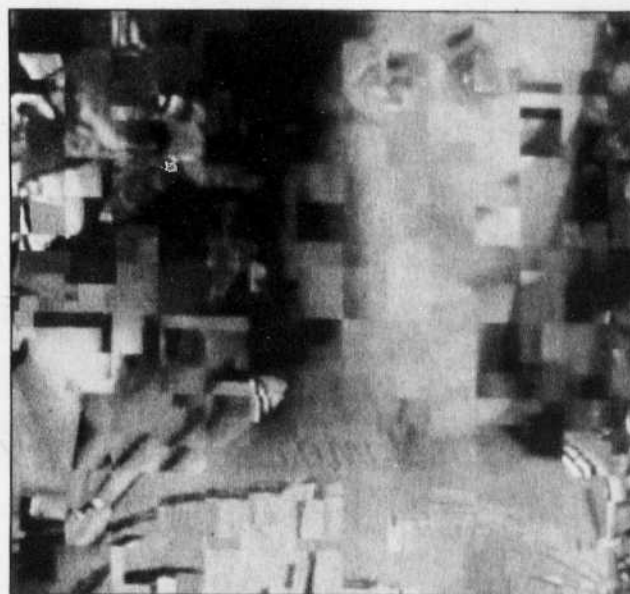
Temps réel
jusqu'au 21 avril

Heures de visite:
les mercredis et les jeudis de 13 h à 17 h, les
vendredis de 13 h à 21 h, les samedis de 12 h à
21 h et les dimanches de 12 h à 17 h.
L'entrée est libre.

Visite guidée par la commissaire
le dimanche 7 avril à 14 h.

SALE
FRED-PÉLON
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
(450) 662-4440

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE



MARIO CÔTÉ TABLEAU

27 JANVIER - 5 MAI 2002

145 Wilfrid-Corbeil, Joliette (Québec) 450/756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

Nous avons tous une richesse en commun

Riopelle, Lemieux, Pellan, Borduas, Fortin, Dallaire, Leduc, Hébert, Suzor-Cote, Laliberté et bien d'autres... Tous ces artistes qui ont bâti notre richesse culturelle habitent le Musée du Québec. Venez admirer leurs œuvres dans sept des douze salles de votre musée d'art.

C'est maintenant gratuit!

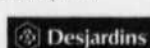
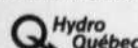
7 salles - 450 œuvres - 200 artistes

Pour les expositions temporaires, dont *Chefs-d'œuvre impressionnistes du Musée des beaux-arts du Canada*, des droits d'entrée s'appliquent en tout temps.

MUSÉE DU QUÉBEC

Québec

Bienvenue chez vous

Renseignements : 643-2150 - 1 866 220-2150 (sans frais)
www.mdq.orgLe Musée du Québec remercie ses partenaires:
la Société des alcools du Québec, Hydro-Québec et Desjardins.

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

SODEP

LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES PÉRIODIQUES
QUÉBÉCOIS



Alibis
1 an, 4 numéros : 27 \$



Annales d'histoire
de l'art canadien
1 an, 2 numéros : 32 \$



Arcade
1 an, 3 numéros : 28 \$



Art Le Sabord
1 an, 4 numéros : 30 \$



Brèves
littéraires
1 an, 3 numéros : 24 \$



Cahiers de théâtre
Jeu
1 an, 4 numéros : 46 \$



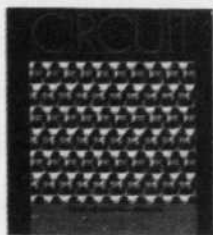
Cap-aux-
Diamants
1 an, 4 numéros : 30 \$



Ciné-Bulles
1 an, 4 numéros : 23 \$



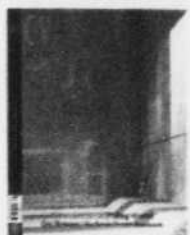
Cinémas
1 an, 3 numéros : 34 \$



Circuit
Musiques contemporaines
1 an, 3 numéros : 54 \$



Continuité
1 an, 4 numéros : 28 \$



CVphoto
1 an, 4 numéros : 26 \$



Espace
1 an, 4 numéros : 33 \$



ESSE,
arts + opinions
1 an, 3 numéros : 22 \$



Estuaire
1 an, 5 numéros : 41 \$



ETC Montréal
1 an, 4 numéros : 35 \$



Études
littéraires
1 an, 3 numéros : 25 \$



Exit
1 an, 4 numéros : 41 \$



Inter
1 an, 3 numéros : 20 \$



Interculture
1 an, 2 numéros : 22 \$



L'Annuaire
théâtral
1 an, 2 numéros : 30 \$



Les écrits
1 an, 3 numéros : 29 \$



Lettres
québécoises
1 an, 4 numéros : 20 \$



Liaison
1 an, 4 numéros : 25 \$



Liberté
1 an, 4 numéros : 36 \$



Lurelu
1 an, 3 numéros : 16 \$



Magazine
Gaspésie
1 an, 3 numéros : 16 \$



Mœbius
1 an, 4 numéros : 30 \$



Nuit blanche
1 an, 4 numéros : 26 \$



Parachute
1 an, 4 numéros : 49 \$



Possibles
1 an, 2 numéros : 29 \$



Protée
1 an, 3 numéros : 33 \$



Québec français
1 an, 4 numéros : 23 \$



Séquences
1 an, 4 numéros : 29 \$



Solaris
1 an, 4 numéros : 27 \$



Spirale
1 an, 6 numéros : 28 \$



Tangence
1 an, 3 numéros : 30 \$



Vie des Arts
1 an, 4 numéros : 24 \$



24 images
1 an, 4 numéros : 21 \$



Virages
1 an, 4 numéros : 29 \$



Voix et images
1 an, 3 numéros : 35 \$



XYZ. La revue de
la nouvelle
1 an, 4 numéros : 20 \$

Jouez au Mot Décroisé

*c'est simple
et amusant!*

Il vous suffit d'associer correctement le nom de ces revues à la description qui lui convient.

- | | |
|----------------------|-------------------------------------|
| 1 Alibis | ___ Certaines sont dangereuses |
| 2 Arcade | ___ Ce qui peut être ou ne pas être |
| 3 Cap-aux-Diamants | ___ Il est préférable qu'il s'ouvre |
| 4 Ciné-Bulles | ___ Ils restent noirs sur blanc |
| 5 Continuité | ___ Nous garde les yeux ouverts |
| 6 Espace | ___ Une seconde au cinéma |
| 7 Estuaire | ___ Pour l'oreille et l'œil |
| 8 Jeu | ___ Lire, encore et encore |
| 9 Parachute | ___ Pour la suite du monde |
| 10 Québec français | ___ On s'y laisse prendre |
| 11 Les écrits | ___ Au bout de l'ABC |
| 12 Liaison | ___ Il est petit ou infini |
| 13 Lurelu | ___ Classique de la science-fiction |
| 14 Magazine Gaspésie | ___ L'assassin en a besoin |
| 15 Nuit blanche | ___ Pop-corn et champagne |
| 16 Possibles | ___ Là où le fleuve joue à la mer |
| 17 Solaris | ___ Pointe précieuse |
| 18 24 images | ___ Rampart de l'œil |
| 19 Voix et images | ___ Y sommeille un célèbre rocher |
| 20 XYZ | ___ Affirmation nationale |

Pour plus d'information sur les revues membres, consultez le site Web de la SODEP à l'adresse suivante : www.sodep.qc.ca.

Abonnez-vous!

- Retournez le coupon ci-dessous (suivant le prix de l'abonnement, vous bénéficiez d'un coupon de participation pour chaque tranche de 10 \$) et vos réponses au jeu le Mot Décroisé avant le 30 avril 2002 à l'adresse suivante : SODEP, 460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7.

Je m'abonne à _____ \$
Total

Mode de paiement

Visa MasterCard _____ Date d'expiration _____

Signature _____ Chèque ou mandat à l'ordre de la SODEP _____ \$

Nom _____

Adresse _____ Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Date _____

J'aimerais gagner un week-end culturel à (cochez la ville choisie)
Québec ___ Montréal ___ Trois-Rivières ___

Vous rêvez d'un week-end culturel avec nuitée à l'hôtel?

Jouez au Mot Décroisé, abonnez-vous à l'une des 43 revues de la SODEP et courez la chance de vous mériter un week-end culturel à Montréal, Québec ou encore à Trois-Rivières, à l'occasion du Festival international de la poésie.

1^{er} prix : un week-end culturel à Montréal ou à Québec, comprenant une nuitée à l'hôtel, un repas pour deux au restaurant, deux billets de spectacle et deux billets d'entrée au musée, ou un week-end culturel à Trois-Rivières, à l'occasion du Festival international de la poésie, comprenant deux billets d'entrée aux activités entourant le festival, une nuitée à l'hôtel et un repas pour deux au restaurant.

2^e prix : deux billets de spectacle et un repas pour deux au restaurant.

3^e prix : deux billets de spectacle.

Les règlements complets du concours sont disponibles aux bureaux de la SODEP.